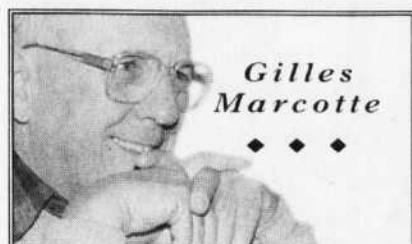




Serge Gainsbourg Page D 2  
Romans québécois Page D 3  
Essais Page D 4  
Stéphane Gilot Page D 7  
Formes Page D 8



# LIVRES



Gilles  
Marcotte

CARREFOURS

## L'Ontario existe, je l'ai rencontré

Je n'entre pas souvent dans les grandes librairies anglaises. Elles me donnent le tournis, avec leurs espaces démesurés et la folle quantité de gros livres aux couleurs violentes qu'elles contiennent. Il me semble aussi qu'elles sentent un peu plus le commerce que les nôtres, les françaises, même lorsque celles-ci appartiennent à Monsieur Renaud ou à Monsieur Péladeau. Au près du livre anglais, qui a la vocation du best-seller inscrite sur sa couverture, le livre français se donne souvent (plus que le québécois) un air de personne de bonne compagnie, discrète, pas criarde, qui me plaît bien. Nous n'en sommes plus, bien sûr, au temps où les livres de Gallimard, de Grasset, de Stock, de Calmann-Lévy, du Seuil se présentaient dans le plus simple appareil. On a cru nécessaire de recouvrir leurs couvertures de vêtements plus agaçants. Mais nous savons, nous, les anciens, les fidèles, que sous ces ornements un peu vulgaires se trouvent encore les beaux traits d'antan, suggérant par leur forme dépouillée l'attention, le recueillement qu'exige la lecture.

Il n'est pas impossible, évidemment, que la distinction que je fais ici entre la librairie anglaise et la française soit le reflet du vieux cliché, entretenu chez nous par un certain nombre de vieux toussoux, déclarant la civilisation anglo-saxonne vouée au plus abject matérialisme, et la nôtre, la latine, consacrée aux valeurs de l'esprit.

Mais enfin, j'y vais parfois, dans ces grandes librairies anglaises, soit parce que j'ai besoin de tel livre, soit pour voir les arrivages. Et la flânerie me conduit invariablement, après quelques détours par les nouveautés, vers ces bacs remplis de livres en solde qui promettent mers et merveilles pour presque rien. J'y fais la chasse au trésor. Je suis souvent déçu. Si des livres solidement cartonnés, et qui coûtaient si cher à leur sortie, se retrouvent aujourd'hui dans le bac des soldes, ce n'est pas toujours sans raison valable. Mais quel plaisir d'y trouver à l'occasion un de ces livres qu'on n'achèterait peut-être pas si justement ils n'étaient en solde, un livre non essentiel donc mais intéressant pour cette raison même, et dont le prix modique nous autorisera à le jeter au panier s'il manque d'intérêt!

Le voici, dans toute sa gloire: *Happy Alchemy* (McLelland & Stewart) de Robertson Davies, celui qui fut notre candidat — encore un «nous» qui fera jaser dans les chaumières! — le plus vraisemblable au prix Nobel, et dont jamais un des nombreux livres ne m'a ennuyé. C'est que, pour Davies, homme de bonne composition, l'ennui est l'ennemi mortel, le seul peut-être, avec la bêtise qui lui est consubstantielle. Quand il écrit le mot *boring*, il le charge d'une énorme puissance de refus, qui va bien au delà des bâillements de circonstance. Le titre qu'on a donné à ce recueil d'écrits sur le théâtre et les autres arts vivants le dit bien, tiré de deux vers d'un poète anglais du dix-huitième siècle: «*By happy alchemy of mind / They turn to pleasure all they find*» («par une aimable alchimie de l'esprit, / ils font tourner au plaisir tout ce qu'ils rencontrent»). Qu'il prononce des conférences à Stratford ou à Göteborg, qu'il parle de la tragédie grecque ou de celles de Shakespeare, ou encore qu'il écrive lui-même quelques piécettes dont une, particulièrement réjouissante, vous transforme en un tournemain l'histoire d'Edipe et donc le complexe du même nom; qu'il fasse état de sa piètre carrière musicale, qu'il disserte sur l'opéra ou qu'il analyse l'influence qu'a eue sur lui la psychanalyse jungienne, Robertson

VOIR PAGE D 2: ONTARIO



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## Quitter son île

### Pan Bouyoucas

Pan Bouyoucas n'est pas né sur l'île de Léros, en Grèce. Mais jeune, il s'y rendait tous les étés pour visiter son grand-père maternel. Et c'est sur l'île de Léros que cet auteur, qui vit au Québec depuis près de 40 ans, a situé son plus récent roman, *L'Autre*, qui paraît aux Allusifs. Les Allusifs, c'est cette nouvelle maison d'édition québécoise, dirigée par Brigitte Bouchard. Pour elle, Pan Bouyoucas a donc pondu une histoire qui baigne dans la mer Égée, sous le soleil méditerranéen. Une méditation sur le destin.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

L'autre, c'est celui qui a quitté l'île. Le frère jumeau du héros, peut-être son double. Car le narrateur, c'est celui qui y est resté. Les deux ont le même nom et le même prénom, la même mère et le même père.

*L'Autre* est un roman miniature sur les chemins que l'on prend et ceux que l'on rate. Sur ceux qui partent et sur ceux qui restent. Et sur les îles grecques, parce qu'elles sont les îles d'origine des parents de Bouyoucas, mais aussi parce que la Grèce, qui est à la source de notre culture occidentale, représente la patrie par excellence.

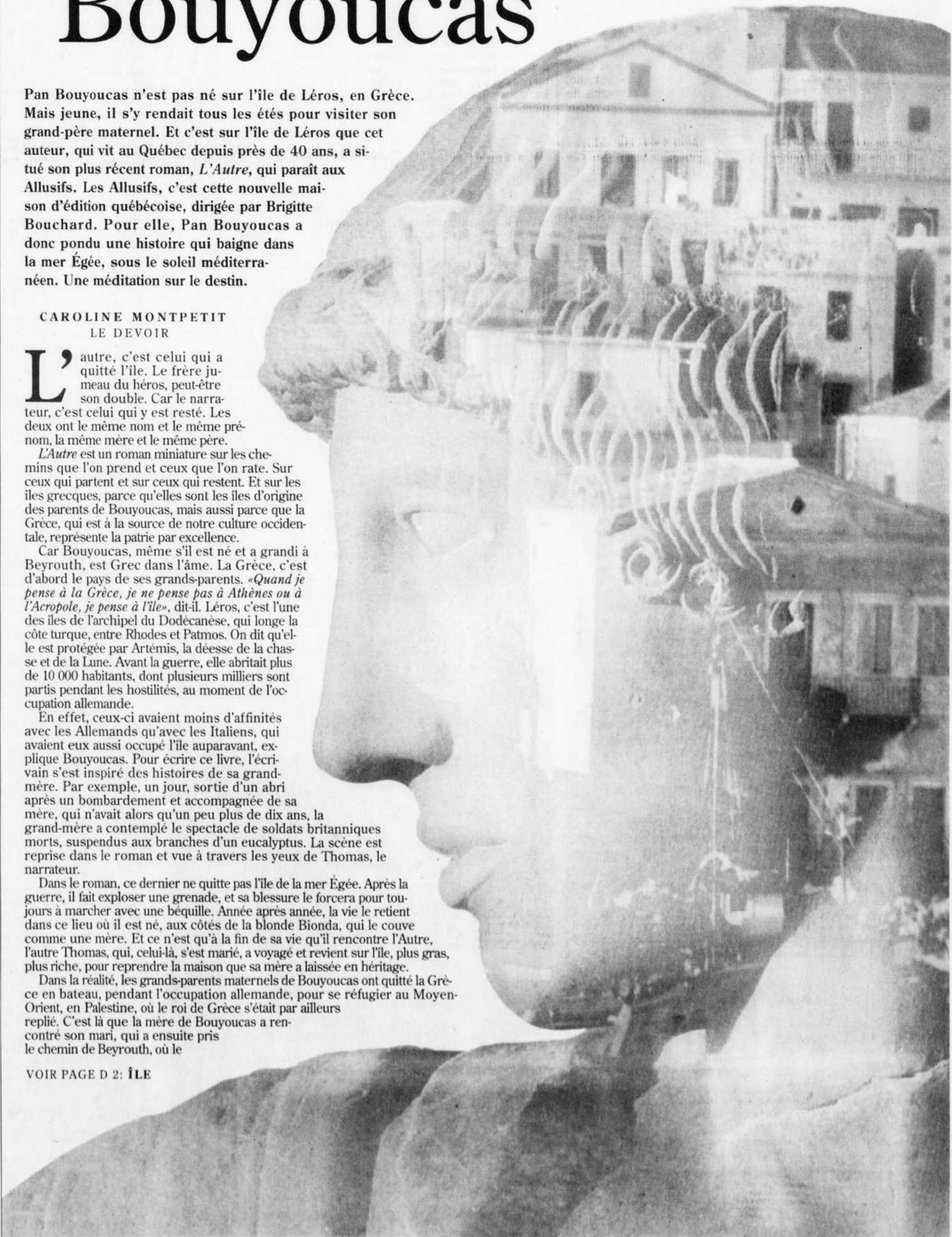
Car Bouyoucas, même s'il est né et a grandi à Beyrouth, est Grec dans l'âme. La Grèce, c'est d'abord le pays de ses grands-parents. «*Quand je pense à la Grèce, je ne pense pas à Athènes ou à l'Acropole, je pense à l'île*», dit-il. Léros, c'est l'une des îles de l'archipel du Dodécannèse, qui longe la côte turque, entre Rhodes et Patmos. On dit qu'elle est protégée par Artémis, la déesse de la chasse et de la Lune. Avant la guerre, elle abritait plus de 10 000 habitants, dont plusieurs milliers ont partis pendant les hostilités, au moment de l'occupation allemande.

En effet, ceux-ci avaient moins d'affinités avec les Allemands qu'avec les Italiens, qui avaient eux aussi occupé l'île auparavant, explique Bouyoucas. Pour écrire ce livre, l'écrivain s'est inspiré des histoires de sa grand-mère. Par exemple, un jour, sortie d'un abri après un bombardement et accompagnée de sa mère, qui n'avait alors qu'un peu plus de dix ans, la grand-mère a contemplé le spectacle de soldats britanniques morts, suspendus aux branches d'un eucalyptus. La scène est reprise dans le roman et vue à travers les yeux de Thomas, le narrateur.

Dans le roman, ce dernier ne quitte pas l'île de la mer Égée. Après la guerre, il fait exploser une grenade, et sa blessure le forcera pour toujours à marcher avec une béquille. Année après année, la vie le retient dans ce lieu où il est né, aux côtés de la blonde Bionda, qui le couve comme une mère. Et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il rencontre l'Autre, l'autre Thomas, qui, celui-là, s'est marié, a voyagé et revient sur l'île, plus gras, plus riche, pour reprendre la maison que sa mère a laissée en héritage.

Dans la réalité, les grands-parents maternels de Bouyoucas ont quitté la Grèce en bateau, pendant l'occupation allemande, pour se réfugier au Moyen-Orient, en Palestine, où le roi de Grèce s'était par ailleurs replié. C'est là que la mère de Bouyoucas a rencontré son mari, qui a ensuite pris le chemin de Beyrouth, où le

VOIR PAGE D 2: ÎLE



# LIVRES

BIOGRAPHIE

## Ginsburg, Gainsbourg, Gainsbarre, et caetera...

### ÎLE

SUITE DE LA PAGE D 1

jeune Pan est né. Brisée par le bombardement de sa maison, la grand-mère n'a jamais accepté de retourner dans son île.

#### Un rêve d'Amérique

Adolescent, Pan Bouyoucas rêvait de connaître l'Amérique. Aussi, à Beyrouth, peu après que son père eut senti une balle lui effleurer la tête sur le campus de l'université où il travaillait, en 1962, la famille s'est-elle embarquée pour Montréal. Son histoire est une histoire de croisée de chemins, de portes ouvertes sur des possibles, de portes parfois jamais franchies.

«Parfois, on se souvient plus des baisers qu'on n'a jamais donnés que de ceux qu'on a donnés», dit-il.

On a tous deux ou trois incidents dans nos vies autour desquels le cours des événements a basculé. Lui-même pourrait se demander, par exemple, comment sa vie aurait tourné s'il avait émigré à New York plutôt qu'à Montréal.

C'est qu'à Montréal, où sa famille s'était établie pour qu'il puisse précisément terminer ses études en français, il a dû s'inscrire à l'école anglaise. En tant que grec orthodoxe, il n'était pas admis dans les écoles catholiques françaises. À l'université, Pan Bouyoucas poursuit donc des études en anglais. Et c'est dans cette langue qu'il écrit sa première pièce de théâtre, intitulée *From The Main To Main Street*, qui a pris l'affiche au Centaur et qui porte sur les immigrants de deuxième génération. Un succès immédiat.

«Parfois, je me demande, si j'avais continué ma carrière en anglais, ce qu'aurait été ma vie», confie-t-il, avouant avoir, comme bien des immigrants sans doute, vécu des déchirements linguistiques consid-

rables. Depuis, Pan Bouyoucas a épousé une francophone et écrit la majeure partie de son œuvre en français. Il affirme aujourd'hui qu'il n'est pas un immigrant, bien que son œuvre témoigne de la richesse de son passé.

«Une de mes principales difficultés, quand j'écris, est de fixer la nationalité de mon personnage», dit-il.

Car l'immigration, de toute façon, a marqué la Grèce depuis 3000 ans, comme les mythes en témoignent.

*L'Odyssée*, où Ulysse voyage tout en rêvant toujours de retourner à Ithaque, ne se déroute-t-elle au cœur de la mer Egée?

Les quatre titres qui inaugurent le catalogue des Allusifs évoquent d'ailleurs des univers variés. La Polonaise Tecla Werbowska raconte Prague, Vilma Fuentes explore son Mexique natal, André Merois est Français.

C'est un hasard, assure Brigitte Bouchard, qui avoue cependant s'intéresser de près à la littérature du monde. La particularité des Allusifs, c'est surtout de présenter des romans miniatures, des histoires contenues dans une centaine de pages.

«Il y a un choix que les auteurs doivent faire dans la quantité de personnages. On ne peut pas présenter, par exemple, une saga avec une descendance de trois générations», dit Brigitte Bouchard. Des romans synthétiques, allusifs, qu'on parcourt le temps de se tremper les pieds dans un univers étranger, de faire un détour en Grèce, par exemple, avant de replonger dans l'hiver québécois.

#### L'AUTRE

Pan Bouyoucas  
Les Allusifs  
Montréal, 2001, 104 pages

SOLANGE LÉVESQUE

Travail absolument monumental que celui du journaliste belge Gilles Verlant, qui a mené plus de 300 entrevues et puisé à d'innombrables sources pour tenter de cerner la vie et la carrière fulgurante de Serge Gainsbourg. Car tout aussi nombreuses ont été les facettes de ce voyou somptueux et surdoué qui avait *«l'amour des feintes»* et qui résumait ainsi son art et sa vie: *«Je joue avec mes maux.»*

Deux traits ressortent de cette bible noire où le titre s'allume bleu électrique: d'une part, l'originalité et la vigueur de son apport en tant qu'auteur-compositeur-interprète; d'autre part, les polarités exacerbées d'un homme adorable et insupportable, tendre et impitoyable, émouvant et irritant, qui a navigué toute sa vie sur le paradoxal, sublime, sordide, soufre, souffrances et autres «s» confondus.

L'auteur commence par éclairer les circonstances de l'immigration de ses parents, Joseph Ginsburg et Olga Yakovlevna, qui ont fui la Russie et la guerre civile dans les années 20 pour se réfugier à Paris, où Lucien naît en 1928. Il documente ensuite un tableau très vivant de l'antisémitisme au quotidien dans le Paris du début de la Seconde Guerre, alors qu'à 12 ans, comme tous les Juifs, Lucien Ginsburg porte l'étoile jaune et que ses parents doivent ruser pour éviter les rafles qui enverront tant de leurs compatriotes aux camps fatals.

En 25 chapitres, Gilles Verlant suit pas à pas l'évolution de l'artiste qui se destinait d'abord à la peinture (il s'était alors donné le prénom de Serge), mais qui a bifurqué vers le piano, à l'exemple de son père musicien et accompagnateur, jouant chez Madame Arthur et chez Milord l'Arsouille, pour ensuite commencer à proposer des chansons à des interprètes avant de se mettre à chanter lui-même. Gainsbourg affirmait ne pas avoir aimé la chanson avant d'en faire; ce qui ne l'empêchait pas d'avouer en 1953 *«son admiration pour Ferré, Trenet, Mouloudji, Brassens et Leclerc»* (p. 113). C'est après avoir vu Boris Vian qu'il fera le saut. Il ajoute alors un «a» et un «o» à son nom. À 31 ans, il était encore complexé à cause de ses grandes oreilles, qu'il songeait à faire arranger. Ricet Barrier eut à son endroit ce conseil roboratif: *«Garde-les, tes oreilles, t'as les plus grandes de toute la profession.»* (p. 162).

Tirés des textes du désormais Gainsbourg, les titres des chapitres plongent immédiatement le lecteur dans l'esprit du sujet: *«J'ai gagné la Yellow Star», «J'avoue j'en ai bavé», «Humeur anthracite», «Promenons-nous dans le moi», «Jane B. Anglaise, de sexe féminin»,*



© RUE DES ARCHIVES/SOURCE ALBIN MICHEL

Avec Juliette Gréco, première interprète de *La Javanaise*.

*«69, année érotique», «Eh ouais, c'est moi Gainsbarre», etc.* Il y eut également, dans sa carrière de météore, du cinéma, des scénarios, des livres, des pubs, et un nombre impressionnant de disques. Ses chansons font le tour de la planète. On écrira à son sujet vérités et mensonges, à l'image du personnage.

Ce que l'auteur tisse au présent, avec méthode, intégrité et respect, ce sont les histoires plurielles de la vie de son héros. L'histoire des scandales de tout acabit qui ont défrayé la chronique et fait la une des magazines: celui de *Je t'aime, moi non plus*, celui de *Aux armes, et caetera*, chanson écrite à partir de l'hymne national français. L'histoire des liaisons tumultueuses avec ses deux épouses, avec Brigitte Bardot et Jane Birkin, muses majeures, avec Bambou. L'histoire de ses liens familiaux, du rôle qu'ont joué dans sa vie ses quatre enfants: Natacha et Paul, nés de Béatrice, sa première épouse, Charlotte, fille de Jane, et Lucien,

fil de Bambou. Gilles Verlant retrace minutieusement les étapes d'une autodestruction qu'on croirait planifiée, tant elle paraît systématique. La Faucheuse hante d'ailleurs la poésie de *«l'homme à la tête de chou»*. Comme le suggère Jean d'Hugues (en entrevue, p. 438), le sens de sa chanson *Je suis venu te dire que je m'en vais* était peut-être beaucoup plus existentiel que circonstanciel, comme on l'a décodé (*«Gainsbarre se bourre, Gainsbourg se barre»*, se plaisait-il à dire). Un peu plus loin, Verlant éclaire cette hypothèse en citant Judith Stora-Sandor: *«Rares sont les œuvres d'écrivains ou poètes juifs qui n'entretiennent pas avec la mort des rapports plus ou moins familiaux, ce qui est tout à fait naturel si l'on considère que l'humour juif prend sa source dans le malheur»* (p. 656). Isabelle Adjani remarque pour sa part: *«En regardant des images de ses concerts, je me suis aperçue tout d'un coup à quel point il était dans le trac émotionnel de Marilyn [...]»* (p. 657). Marilyn aux

barbituriques, Serge à l'alcool et aux gitanes.

En filigrane de cette biographie fouillée qui aligne et recoupe chronologiquement les événements, les rencontres et les chansons au fil de l'édification de l'œuvre gainsbourtienne, c'est un panorama de la petite histoire de la chanson des années 30 à 90 qui se dessine. Et c'est à travers les très nombreuses citations d'extraits de chansons, le très large spectre de nuances qui apparaissent dans la poésie de Serge Gainsbourg. L'ouvrage s'enrichit d'annexes: bibliographie, discographie, filmographie, index des chansons, des albums, des livres, des super-45 tours et des films et, enfin, un index indispensable à une telle entreprise, des centaines de personnes citées.

#### GAINSBOURG

Gilles Verlant  
Albin Michel  
Paris, 2000, 761 pages

## GROUPE Renaud-Bray

Librairie Champlain - Garneau -  
PALMARÈS HEBDOMADAIRE selon les ventes de nos 24 succursales  
Du 14 au 20 février 2001

1	PSYCHO.	La synergologie	40	Philippe Turchet	L'Homme
2	JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu, t. 4 ♥	13	J.-K. Rowling	Gallimard
3	ROMAN Q.	Gabrielle ♥	12	Marie Laberge	Boréal
4	ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	17	G. Courtemanche	Boréal
5	HUMOUR	Les chrétienneries	20	Pascal Beausoleil	Intouchables
6	ÉROTISME	Rougir de plus belle	4	Marie Gray	Guy Saint-Jean
7	HUMOUR	Journal d'un Ti-Mé	15	Claude Meunier	Leméac
8	ROMAN	99 francs	22	F. Beigbeder	Grasset
9	ROMAN Q.	Un parfum de cèdre ♥ - Éd. compacte	20	A.-M. MacDonald	Flammarion Qc.
10	POLAR	Hannibal ♥	56	Thomas Harris	Albin Michel
11	PSYCHO.	De la conversation	77	Théodore Zeldin	Fayard
12	PSYCHO.	Cessez d'être gentil, soyez vrai!	6	T. D'Ansembourg	L'Homme
13	ESSAI Q.	15 février 1839 - Lettres d'un patriote condamné à mort	4	Chevalier De Lorimier	Comeau & Nadeau éd.
14	PSYCHO.	À chacun sa mission	63	J. Monbourquette	Novalis
15	CUISINE	Encore des pinardises ♥	19	Daniel Pinard	Boréal
16	CUISINE	Sushis faciles ♥	38	Collectif	Marabout
17	BIOGRAPHE	On ne peut pas être heureux tout le temps ♥	3	Françoise Giroud	Fayard
18	ROMAN CAN.	Pilgrim ♥	4	Timothy Findley	Serpent à plumes
19	ROMAN	La musique d'une vie	2	Andrei Makine	Seuil
20	ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	76	Amélie Nothomb	Albin Michel
21	CUISINE	Le guide du vin 2001	16	Michel Phaneuf	L'Homme
22	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	173	I. Nazare-Aga	L'Homme
23	ESSAI Q.	La simplicité volontaire	152	Serge Mongeau	Écosociété
24	JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livres & DC) ♥	23	Henriette Major	Fides
25	ROMAN	Chocolat	44	Joanne Harris	Libre Express.
26	ROMAN	Et si c'était vrai...	56	Marc Lévy	R. Laffont
27	ÉROTISME	Confidences d'une entremetteuse	3	Lili Gulliver	VLB éd.
28	JEUNESSE	Je t'aimerais toujours ♥	788	Munsch & McGraw	Firefly
29	ÉCOTISME	Le rêve et ses symboles	836	Marie Coupal	de Mortagne
30	POLAR	Dernier refuge	3	Patricia MacDonald	Albin Michel
31	ROMAN	Madame Socrate ♥	15	Gérald Messadié	Lattès
32	ROMAN	La pierre de lumière, t. 4 - La place de vérité	5	Christian Jacq	XO éd.
33	PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	27	Lise Bourbeau	E.T.C.
34	ROMAN	Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina -	20	Camille Laurens	P.O.L.
35	HUMOUR	Choses à ne pas faire	18	Bruno Blanchet	Intouchables
36	ESSAI Q.	Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde	12	D. Bombardier	Albin Michel
37	PSYCHO.	La séduction: vérités et mensonges	22	Richard Fleet	Libre Express.
38	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus ♥	364	John Gray	Logiques
39	BIOGRAPHE	Raspoutine: l'ultime vérité	4	E. Radzinsky	Libre Express.
40	PSYCHO.	Ces gens qui remettent tout à demain	3	Rita Emmett	L'Homme

#### Livres -format poche

1	JEUNESSE	Harry Potter : t. 1, 2 et 3 ♥	62	J.-K. Rowling	Folio junior
2	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	14	Dalai-Lama	J'ai lu
3	ROMAN	Geisha ♥	41	Arthur Golden	Libre de poche
4	ÉROTISME	Histoires à faire rougir	7	Marie Gray	Guy Saint-Jean
5	SEXUALITÉ	203 façons de rendre fou un homme au lit	344	Julie Saint-Ange	Marabout

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1<sup>ère</sup> semaine sur notre liste  
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

SUITE DE LA PAGE D 1

Davies est toujours l'homme qui, dans ses essais comme dans ses romans, refuse d'en imposer par son immense culture, pratique l'humour (britannique) en virtuose et laisse tomber des perles de sagesse comme par inattention. Rien de moins boring.

Cette sagesse est un peu courte, parfois, il faut bien l'avouer, et elle montre plus facilement ses limites dans les essais que dans les

romans où, après tout, elle a surtout pour fonction de nourrir la fiction. On ne demandera pas à Robertson Davies de sonder les profondeurs de la tragédie comme le fait, par exemple, son concitoyen Northrop Frye. Ce qu'il va chercher chez les Grecs ou dans Shakespeare, qui sont ses deux sujets théâtraux de prédilection, c'est une conception toute sage et presque bourgeoise de la mesure. Il donne ainsi de la devise du temple d'Apollon à Delphes:

*«Rien de trop»*, une lecture apaisante, certes, réconfortante, mais qui me semble faire l'économie de ce qu'il y a de plus âpre, de plus inquiétant dans la pensée grecque. C'est une morale romanesque plus que théâtrale. Et elle fait de Davies un romancier anglais, canadien-anglais plutôt qu'américain — ce qui n'est pas forcément un défaut —, plus proche de Dickens ou de Samuel Butler que de John Updike ou de Saul Bellow.

Canadien anglais? Ontarien serait peut-être un peu plus juste, comme on dit «Québécois». Quand, dans son essai sur *La Valeur d'une notion cohérente de la culture*, il dit: *«We Canadians...»*, j'ai l'impression qu'il balaie du revers de la main ou annexe à sa province, ce qui revient au même, Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie-Britannique, le Nunavut et, bien entendu, le Québec. Il ne laisse jamais ses personnages sortir de l'Ontario pour découvrir

ce qui se passe dans le reste du Canada. Ils peuvent se balader en Angleterre, ou ils sont reçus comme des frères, ou aller se faire psychanalyser en Suisse par une jungienne de stricte observance. Mais Robertson Davies a beau parler magnifiquement de l'époque où les trains du Canadien Pacifique avaient des wagons-restaurants de tout premier ordre, il n'a cure de l'espace pancanadien. Pardon. Une toute petite, une minuscule exception. Dans un de ses romans, *Fifth Business* peut-être, un puissant homme d'affaires de Toronto amène son fils à Montréal pour qu'il y reçoive son initiation sexuelle d'une prostituée de luxe. Aux yeux de l'Ontarien par excellence qu'était Robertson Davies, Québec était en même temps la capitale du sexe et la *priest-ridden province*.

Mais un grand écrivain, un grand artiste, ne doit-il pas avoir son terrain à lui, son terreau, sa terre? Robertson Davies habitait l'Ontario comme William Faulkner son Yoknapatawpha. Il était Ontarien comme l'était Glenn Gould, inévitablement, universellement.

N. B. Les références des ouvrages dont je parlais dans ma dernière chronique ayant malencontreusement disparu, je les indique ici: Pierre Dumayet, *Autobiographie d'un lecteur*, Pauvert, 2000; Charles Du Bos, *Approximations*, préface de Michel Crépeau, Éditions des Syrtes, 2000.

**200 000 mots**  
**Noms propres**  
**Noms communs**  
**Complet de A à Z**  
**671 pages**

**Dictionnaire des mots croisés - Lise Beaudry**

Vous y trouverez des noms de pays, de chefs d'États, d'affluents, de localités, d'îles, de montagnes, de ports, d'aéroports et de monnaies. Sont inclus les symboles chimiques, les constellations, les noms de plantes, d'écrivains, de prix Nobel, des papies, de dieux, les titres de professions et beaucoup d'autres encore.

En vente dans les librairies et les bons magasins

LES ÉDITIONS Québec

**LA POURSUITE**  
DOMINIQUE BLONDEAU

A travers l'histoire tragique de Frank et Marie, l'auteur aborde, sans complaisance, le suicide des adolescents dans notre monde érotisé.

En vente dès février dans toutes les librairies du Québec ou en visitant [www.culturejeunesse.com](http://www.culturejeunesse.com) ou au (416) 293-8910

**BLANCS DIVERS**  
VOIR PAGE D.6

## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Histoires pour tous

## LE MAÎTRE D'HÔTEL

Raymond Cloutier  
Lancôt Éditeur  
Montréal, 2000, 199 pagesLA SEMAINE PROCHAINE,  
JE VEUX MOURIRMichel Désautels  
VLB  
Montréal, 2000, 218 pages

Il y a des livres qui proposent des pactes de lectures modestes mais honnêtes. Au lecteur qui consent à se laisser prendre au jeu de la fiction, ils offrent en échange de lui plaire, de le distraire de ses soucis, de l'émouvoir. Et quand cela va pour le mieux, il sera séduit ou remué. Il aura même rêvé.

C'est l'immense domaine des romans populaires — de la sous-littérature, diront les spécialistes — qui, dans leur projet même, tiennent compte du public sans autre prétention que de lui raconter une histoire captivante le temps qu'elle dure.

Raymond Cloutier, l'homme de théâtre bien connu, croit à cet art

populaire. À la scène comme à la ville. Il est possible, selon lui, de s'adresser intelligemment au plus large public possible, comme il l'avait affirmé dans *Le Beau Milieu* (Lancôt, 1999), ce qui lui avait valu autant d'appuis que d'inimitiés.

Le premier roman de Cloutier, *Un retour simple*, paru chez le même éditeur il y a deux ans, avait été très justement étiqueté: c'était un «thriller affectif», où étaient conjugués de façon assez séduisante du suspense, de l'émotion et de la sensualité. On retrouve ces mêmes ingrédients dans *Le Maître d'hôtel*, agrémentés d'une touche d'exotisme vacancier. C'est à Cuba que se déroule l'essentiel de l'histoire. Le décor est planté, avec juste ce qu'il faut d'accessoires. Cuba: son soleil, ses cigares, sa musique, of-

ferte notamment par le célèbre pianiste Rubén González. Et lieu de convergence où vont se rencontrer par hasard deux hommes. Un comédien québécois, quadragénaire, qui, fatigué d'être confiné à des emplois de vilains, décide de jouer son va-tout pres-

sionnel: il vient tourner dans un film où, pour la première fois de sa carrière, il sera dans le rôle d'un amoureux. Et un certain Paulo, maître d'hôtel, qui file le parfait bonheur avec une jeune Cubaine; il vit sur l'île depuis plusieurs années et il tente d'oublier un passé qu'on devine lourd. Celui, plus récent, du comédien n'est pas rose non plus. Il ne sait plus où il en est avec sa femme. Elle est désirable, généreuse, aimante, mais le couple est sans joie.

Ces deux étrangers ne sont différents qu'en surface. On nous laisse peu à peu deviner que chacun porte un masque, ou plusieurs, qu'ils jouent des rôles pour se cacher leur vérité intime. Le maître d'hôtel se fuit tout autant que le comédien.

Le récit, qui fait des aller-retour entre Cuba et Montréal, offre au lecteur des privilèges: il saura ce que Jean, le comédien, et sa femme pensent chacun pour soi, et ce qu'ils font en l'absence de l'autre. L'écriture même du roman de Cloutier invite à s'approcher au plus près des personnages: discrète, efficace, elle donne un effet de prise directe sur eux, y compris dans les dialogues, qui sonnent fort juste.

*Le Maître d'hôtel* raconte habile-

ment des fuites et des reconnaissances chez des personnages qui cherchent un sens à leurs existences jusque-là improvisées.

## Pour en finir

C'est également ce que tente de faire le personnage principal du roman de Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*. Il se fait bien tard, cependant, pour Hector Maurice, qui, d'entrée de jeu, semble disposé à en finir, comme l'indique le titre.

À 84 ans, l'homme est las, usé. Il vit seul dans un logis confortable du Vieux-Montréal. Il se laisse aller au désordre, puis entreprend de faire l'inventaire de ses maigres possessions (vêtements, photos), de les trier et, par là peut-être, de voir clair dans son passé. Le ménage lui sera l'occasion d'un bilan.

Il n'a pas si mal vécu, cet homme. Il a été un entrepreneur prospère, parfois trop accaparé par le travail. Il a été marié, a eu une liaison clandestine, a divorcé: ceci explique cela. En remontant plus loin dans ses souvenirs, il se rappelle surtout les remarques désobligeantes d'une institutrice, celles de sa mère, celles d'une jeune fille plus délutée que lui. Il n'aura été pour elles qu'un «sans-dessein».

Ce passé sans grand relief, plus banal que tragique, reflue assez curieusement dans la tête d'Hector Maurice. Il entend les voix de ces femmes qui lui font des discours pleins de reproches. Il en prend acte, sans préciser ses torts, si ce n'est de s'accuser de maladresse et de procrastination.

Pour l'heure, entre des épisodes d'amnésie et des moments de prostration, il se promène dans son quartier, le souffle court. Il fait la connaissance d'une jeune fille, Luba, qui se prend de sympathie puis de franche affection pour lui. Hector la trouve appétissante, et on croirait un moment que leurs rapports pourraient aller plus loin. Mais Désautels nous épargne une variante d'*Harold et Maude*: Hector et Luba s'en tiennent au jeu de la titillation réciproque. La jeune fille est affectueuse mais correcte, et Hector ne joue pas les vieillards libidineux. On n'a ici qu'un vieux monsieur qui se laisse dorloter tout en se rinçant l'œil.

Hector croira se faire un autre ami en la personne d'un itinérant du quartier qu'il appelle «le Marcheur». Il lui fait des confidences,

lui fait cadeau de quelques vêtements. Ils se promènent ensemble, mais ce pauvre devine qu'il n'est pour Hector qu'une simple distraction.

Luba est-elle l'avatar de la femme idéale qu'Hector aurait voulu connaître, et le Marcheur, celui de l'ami parfait? Ils demeurent en tout cas des étrangers, de simples fréquentations qui viennent trop tard et dont il ne tirera que quelques instants de bien-être.

À la vérité, on a du mal à saisir cet Hector Maurice, comme s'il n'était qu'un dilettante de sa propre existence, avec ses souvenirs tronqués, superficiels, et ses émotions dérobées aux autres. Dans les lettres qu'il dicte à Luba, où il fait ses adieux à ceux qui ont traversé sa vie, il prend en fait congé d'eux tout en prenant soin de se disculper.

Ils sont bien pâles, les personnages de ce roman, alors que l'écriture qui les raconte leur cherche en vain une substance.

Après le climat jamesbondien de *Smiley*, Michel Désautels s'est essayé, sans grand succès, à celui de l'intimisme.

robert.chartrand5  
@sympatico.ca

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'amour qui s'en va

## BENNY VIGNEAULT

Le succès d'un premier roman place généralement son auteur dans une position ambiguë, tout autant désirée que redoutée. Habitué qu'il était de travailler dans l'ombre — il le faisait ainsi souvent depuis plusieurs années —, soumis aux seules exigences qu'il s'imposait lui-même, libre de présenter ou non son travail en gestation à quelques *happy few*, le voilà tout à coup propulsé sous les projecteurs. Dès lors, pris entre les attentes d'un nouveau public à contenter — sans compter celles des critiques! — et la nécessité d'écrire d'abord pour soi, le romancier voit surgir devant lui un défi de taille: celui de la deuxième œuvre.

Au début de l'année 1998, Guy Parent, journaliste jusqu'alors inconnu comme écrivain, publie chez Québec Amérique un premier roman intitulé *L'Enfant chinois*, qui lui vaut une réception critique plus qu'enviable. Et pour cause, puisque le livre est remarquable tant pour la rigueur, la finesse et l'efficacité de sa construction que pour l'intérêt de son propos ou la beauté de son histoire — à ce titre, le premier roman de Parent n'est pas sans rappeler celui de François Cheng, *Le Dit de Tian Yi* (prix Femina), publié la même année chez Albin Michel. Tous deux, malgré des différences évidentes, se croisent à la lecture par le ton et par le plaisir suscité.

Or, trois ans plus tard, c'est-à-dire l'automne dernier, l'écrivain québécois récidive avec un deuxième roman, *La Beauté du monde*, toujours publié chez Québec Amérique. Grande est la déception. Compte tenu du succès du livre précédent, comment éviter la comparaison? Tout est là, pourtant, de ce qui fait la force de Parent — l'écriture souple, l'intelligence du propos, l'inventivité, la sensibilité, la réflexion. Mais quelque chose fait défaut. Dans quel piège l'auteur est-il tombé?

## Coup de foudre

Journaliste et rédacteur dans une salle de nouvelles pour la télévision, Lone (Lone) vient tout juste de voir sa femme le quitter lorsqu'il rencontre Florence à la terrasse d'un café. Impression de déjà vu. L'amour s'installe entre eux subtilement, irrémédiablement, comme elle ne le fait qu'une seule fois dans une vie. «*Florence et Lone se connaissent depuis quelques minutes à peine. Et depuis quelques minutes à peine, leur conception du monde s'élargit. Une idée de soi est en train de changer, de grandir, une sorte d'avidité joyeuse prend de plus en plus de place. Un plaisir s'installe, rond et plein, le corps répond bien à l'existence.*»

Au fil de la discussion, sans prendre la peine de réfléchir, Lone lance à Florence une proposition de voyage que la jeune femme, libre et audacieuse, accepte volontiers. Destination: l'Italie. Mais ce qui s'annonçait au départ comme un voyage d'amour et de décou-

vertes deviendra pour l'un et l'autre l'occasion d'aller une fois pour toutes au bout de soi. Désireuse d'approfondir l'art de la sculpture, Florence partira donc seule sur les traces de Michel-Ange et trouvera refuge dans une petite coopérative de sculpteurs, dans le village de Pietrasanta, au nord de la Toscane. Pour sa part, triste de devoir se séparer de la femme qu'il aime, Lone retournera à Montréal et se tournera vers la littérature. Seul le temps pourra arranger les choses et réunir à nouveau les deux amants.

Avec *La Beauté du monde*, Guy Parent rappelle qu'on travaille toujours un peu la même matière. Si l'histoire de Lone et de Florence se présente d'abord comme celle d'un voyage initiatique, une réflexion sur l'amour et sur la vie, elle permet aussi à son auteur d'approfondir les thèmes déjà abordés dans le premier roman: le voyage intérieur et la quête d'identité, la solitude, les rapports

de l'être humain avec l'univers qui l'entoure, les références orientales, l'apprentissage de la douleur, le bonheur de vivre, la beauté et l'amour.

Grâce à une narration tantôt descriptive, tantôt réflexive, les personnages — du haut d'un sommet des Appalaches ou d'une montagne italienne — s'observent, s'étudient et se racontent. Cela procure au récit à la fois tout son intérêt et sa difficulté puisque les réflexions, en dernier recours, prennent le dessus sur

les événements rapportés. Bien qu'avec des qualités certaines, le roman finit par lasser, trop long d'une centaine de pages. L'auteur aurait eu intérêt à profiter une fois encore de ce qui faisait la force de son premier livre: l'économie de moyens. Qu'en sera-t-il du troisième roman?

## LA BEAUTÉ DU MONDE

Guy Parent  
Québec Amérique,  
Montréal, 2000, 306 pages

C'est bien connu,  
les Éditions  
Trois-Pistoles  
ne publient pas  
de best-sellers.

Victor-Lévy Beaujeu  
**Bouscotte**  
Le goût du beau risque



*Bouscotte*:  
Le goût du beau risque  
Victor-Lévy Beaujeu  
roman • 400 pages • 29,95 \$

Grâce à *Bouscotte*,  
la règle est parfois  
infirme. Aussi,  
la deuxième édition  
de *Bouscotte*  
sera-t-elle disponible  
partout dès mardi  
prochain. N'en  
achetez pas trop  
toutefois: l'auteur  
ne voudrait pas avoir  
à se chercher un  
autre éditeur!

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES  
Distribution exclusive:  
Agence de distribution populaire

JEAN BÉDARD  
*Nicolas de Cues*  
roman  
24,95 \$

Après *Maître Eckhart*,  
Jean Bédard vient encore une  
fois ébranler les évidences  
de notre temps.

JEAN BÉDARD

LE GROUPE  
VILL MARE  
LITTÉRATURE

l'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

## Romanichels poche

XYZ  
éditeur

Micheline La France  
*Le visage d'Antoine Rivière*

Identité et dépossession.  
Je est un autre...  
Micheline La France  
Le visage  
d'Antoine Rivière

248 p. • 16,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
Courriel: xyzed@mink.net

## Gilles Tibo

Le Mangeur  
de pierres

Roman adulte

Une singulière  
histoire d'amour  
entre deux êtres  
écorchés, rejetés.  
Car il n'y aura  
vraiment  
qu'Élisabeth  
pour comprendre  
et accepter  
Gravelin... et  
son étrange  
fascination pour  
les pierres.

QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com



BLANCS  
DIVERS

VOIR  
PAGE  
D.6

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Psychanalyse et lapins interprétatifs

PSYCHANALYSE, LITTÉRATURE,  
ENSEIGNEMENT

À LA RECHERCHE DU SCÉNARIO DE L'AVEVENTURE

Jean Forest  
Éditions Triptyque  
Montréal, 2001, 264 pages

LE CINÉMA DU BONHEUR

Claude de Fontager  
Éditions de la Plaine Lune  
Lachine, 2000, 252 pages

Je suis entré dans le livre de Jean Forest à reculons pour au moins deux raisons: je suis très sceptique quant aux vertus de la psychanalyse et ses prétextes me déplaisent souvent; les trois précédents ouvrages de l'auteur me sont tombés des mains. Le style saccadé, plein de coups, de Forest, de même que son ironie plutôt suffisante me font mauvais effet. Circonstance aggravante: le livre s'ouvre sur une introduction nostalgique qui chante la grandeur du cours classique agonisant et qui déplore le mépris dans lequel le système scolaire public actuel tiendrait la littérature. Rien, donc, pour m'amadouer. L'objectif avoué de l'essai mérite pourtant qu'on s'y attarde: «Il aspire à faire aimer l'étude de la littérature aux élèves de nos écoles ou de nos universités, ce qui suppose une approche qui ne conviendrait pas nécessairement à tous leurs maîtres!» Cette approche privilégie une lecture freudo-lacanienne de la littérature, couplée à un modèle de structure narrative inspiré par celui de Propp et ultimement fondé sur la charpente commune de

Louis  
Cornélius

deux mythes fondamentaux relus par Freud: celui de la horde primitive et celui d'Édipe.

La première partie de l'ouvrage, consacrée à une exposition de certains concepts fondamentaux de la psychanalyse (castration, inceste, désir, pulsion, Loi, imaginaire, symbolique, etc.), se lit agréablement. Forest y manie les concepts avec un plaisir évident et vulgarise avec une belle aisance des théories souvent complexes.

La deuxième partie, consacrée à la présentation et aux applications de son «scénario de l'aventure», gâte la sauce. Le modèle lui-même n'est pas en cause, c'est son utilisation qui choque. Forest multiplie les références littéraires et les fait entrer dans son moule en faisant sortir au besoin de délirants lapins interprétatifs de son chapeau sans fond. Stallone rime avec Staline, suggère-t-il; la *Big White Male* de Moby Dick devient *The Big White Male* et ensuite le *Big Mac* de McDo et le *Big Dick* et les «eurêka!» se multiplient ainsi jusqu'à épuisement des stocks qui semblent infinis. Vous voulez du sens original? En voilà du tout évident pour ceux qui sont dans le secret des dieux freudo-lacaniens, semble nous dire Forest, et quand le christianisme passe dans pareil moulin à viande, je vous laisse imaginer la vaseuse bouillie qui en ressort.

Qu'on me comprenne bien: je ne conteste pas que la psychanalyse appliquée à la littérature puisse donner des fruits porteurs d'un potentiel interprétatif. A cet égard, je ne suis que sceptique. Aussi, je concède à Forest que son modèle a une valeur heuristique non négligeable. C'est la prestidigitation analytique spectaculaire qui m'agace.

Mauvais cinéma

Quel objectif devraient poursuivre les psychothérapies? Celui de rendre au sujet son autonomie et sa lucidité ou l'atteinte d'un illusoire bonheur acquis au prix d'un endormissement des monstres qui l'habitent? Le thérapeute doit-il se contenter, comme le suggérait Lacan, de se faire «le secré-

re du patient» ou plutôt s'ériger en directeur de conscience?

Dans un essai musclé qui ne craint pas de bousculer les vaches sacrées de la tradition psychothérapeutique occidentale, Claude de Fontager se livre à une dénonciation emportée et radicale de l'idéologie de la toute-puissance psy. Freudien impénitent, il frappe sur tout ce qui bouge à l'écart de la pensée humaniste de son maître.

Le premier à passer à la moulinette est l'ineffable docteur Jung. Scandalisé par sa «bêtise théorique» et son «imposture intellectuelle», Fontager lui réserve une critique ravageuse. Si Jung a raison de dire que l'individu moderne massifié souffre d'être «dépossédé de sa concrétude singulière», ses solutions, elles, relèvent de la fumisterie.

Méprisant les cadres théoriques nécessaires à la cure pour mieux s'octroyer une position de toute-puissance dans la compréhension du sujet, Jung propose de déifier un inconscient purifié de toute référence à la sexualité pour guérir le patient coupé de sa réalité intérieure. «Vision médicalisée de la question du sens de l'existence», la théorie jungienne, qui s'inscrit dans le registre du prêche infantilisant, entend guérir le sujet de son enfer psychique en le connectant religieusement sur une sorte de Dieu-Inconscient décrété salvateur. Plus honnête et plus courageuse, l'approche de Drewermann, dans toute sa critique douce, pêcherait aussi en refusant de distinguer psychothérapie et pastorale.

Le dogmatisme antireligieux d'inspiration freudienne défendu par Fontager agace parce qu'il est réducteur. Attribuer toute expérience religieuse à des «fixations infantiles» ou à des «conflits œdipiens non résolus» m'apparaît pour le moins abusif. Foi et adhésion sectaire ne se confondent pas. Il ne faudrait pas, cependant, limiter à ce seul aspect les critiques pertinentes que Fontager adresse à Jung et à Drewermann, surtout au premier, dont les théories sont entachées de contradictions théoriques majeures.

Les tentatives menées par Alfred Adler afin d'in-

tégrer les concepts les plus heureux de la psychanalyse freudienne à une vision rationaliste de l'être humain sont aussi prises à partie dans *Le Cinéma du bonheur*. L'idée selon laquelle l'humanité tendrait à la perfection et que la normalité du sujet reposerait donc sur l'écllosion adéquate du sentiment social, favorisée par la compréhension rationnelle, serait trop optimiste et appartiendrait elle aussi au domaine de l'illusion: «Il mésestime ainsi l'impact essentiellement affectif des traumatismes subis par un individu, et la difficulté très grande de les surmonter, si tant est qu'il parvienne à en reconnaître d'abord et avant tout l'existence.»

Enfin, virulente dénonciation de l'idéologie psychiatrique totalitaire qui postule que toute déviance par rapport à une norme sociale préétablie relève de la maladie mentale, le dernier chapitre de cet ouvrage prend la forme polémique d'un éloge du controversé théoricien américain Thomas Szasz. Science morale qui repose sur «l'idée que la santé mentale passe nécessairement par l'adaptation de l'individu à la société dans laquelle il vit» et sur le «principe erroné qu'en soi, les rapports humains sont harmonieux», la psychiatrie se présente pourtant comme une science médicale pour se parer du prestige qui accompagne un tel statut. Imposture, écrit Fontager, puisque les normes d'évaluation de la déviance sont psychosociales et morales, alors que les remèdes imposés sont médicaux. On assiste donc là au spectacle d'une entreprise de contrôle social drapée dans le manteau de la psychothérapie humaniste.

Quand la bienveillance du psychothérapeute à l'égard de celui qui le consulte est ainsi pervertie par le positivisme de la médecine ou le désir de guérison métaphysique, c'est la liberté et la dignité humaines qu'on assassine.

Devant une telle vigueur critique, j'ajouterais simplement ceci: on peut ne pas tout aimer d'un essai et reconnaître sa force et sa nécessité.

louiscornelius@parroinfo.net

P O É S I E

## Le deuil infranchissable

TOMBEAU DE LOU

Denise Desautels  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2001, 134 pages

DES OMBRES PORTÉES

Paul Chanel Malenfant  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2000, 150 pages

DAVID CANTIN

Comment affronter l'impitoyable question du deuil? Comment dire cette douleur insupportable qui habite le corps ainsi que les gestes du témoin? Une urgence commune émerge des plus récents livres de Denise Desautels et Paul Chanel Malenfant. On remarque, du coup, que ces deux auteurs de la même génération ont déjà reçu le Grand Prix de poésie de Radio-Canada pour des extraits tirés de ces

nouveaux recueils. Après des incursions dans l'univers romanesque à *L'Hexagone*, voilà qu'il et elle reviennent à la poésie au Noroît. La douleur liée à l'absence de l'autre demeure ici une question centrale. Deux épreuves d'écriture bouleversante face à cette «étrangeté familière du deuil».

Alors que paraît ce *Tombeau de Lou*, la revue universitaire *Voix & Images* consacre un important dossier à l'œuvre de Denise Desautels. Que certains lecteurs aiment ou non, il serait assez difficile de remettre en cause l'énorme influence qu'a eue cette écriture sur la poésie des quinze dernières années au Québec. On pourrait même affirmer que cet impact est désormais comparable à celui d'une Nicole Brossard durant la décennie 70. Un lent processus de transformation émerge de cette quête ultime.

Premier détail, ce tombeau poétique débute par de remarquables photographies d'Alain Laframboise, qu'il regroupe autour de ces *Visions domestiques*. Toutefois, contrairement à des recueils comme *Le Saut de l'ange* (Le Noroît, 1992) ou *Cimetières - La rage muette* (Dazibao, 1995), ce n'est pas l'œuvre d'art en elle-même qui stimule l'expérience poétique mais bien une mort toujours imprévisible.

Lou, c'est le nom de cette amie d'enfance malade qui se rapproche désormais d'un autre monde dans une chambre anonyme. Telle une ombre qui suit ce passage vers la fin du temps, une présence veille à «l'intime dépeuplement». Au fil des onze sections qui tracent une voie parallèle aux douze photos qui suivent le liminaire, on retourne aux images de l'enfance comme du présent incertain. La joie de

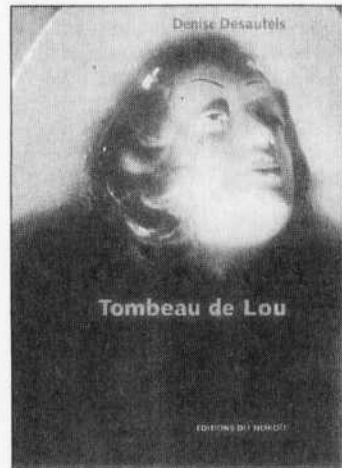
l'amitié bascule vers une souffrance qui demeure le reflet d'une innocence perdue. Le rapport au monde, des objets partout anodins jusqu'au silence impénétrable, n'a plus la même signification. La mémoire cherche certains repères, des passerelles qui vont d'une histoire à l'autre. Pourtant, il ne s'agit pas d'une tristesse sentimentale ou morbide mais bien d'une révolte contre «l'impureté originelle», contre «l'inconcevable absence». Le regard de Desautels tente de comprendre si une beauté est toujours possible face à un pareil état de choses. Un tableau de Betty Goodwin ou encore une phrase d'Arundathi Roy deviennent alors des signes lumineux. C'est aussi l'image d'une «Sisyphus heureuse, seule devant la démesure du vide», qui émerge d'une telle traversée de ce désordre intérieur.

À travers le vertige d'exister, il s'agira à nouveau d'ouvrir une brèche afin d'atteindre cette «vaste étreinte» du corps. Mais comment faire pour retenir cette sœur choisie, ce double bientôt incapable de reculer de cette chambre mortelle? «La mort existe, allègrement se transporte d'un lieu à l'autre, tu le sais, tu l'as vue rôder dans tes parages, provocante et ravageuse, fabriquer du néant au-dessus de l'appartenance de ta mère, à l'hôpital, dans les églises, les ruelles, les parcs, les villes du bout du monde et ailleurs, jusqu'au centre des tableaux en pourpre et noir de Rothko, jusque dans tes livres de chevet, marqués à l'indigo, où quelques mots suffisent à la mort pour bloquer les issues. On meurt partout, tu le sais, et la souffrance est partout prolifique.»

On découvre dans la prose de Desautels un lyrisme qui relance constamment les enjeux d'une écriture furtive. La langue devient plus musicale, plus libre, face aux contraintes formelles. Cela fait de *Tombeau de Lou* un livre aussi dense que fluide dans l'ampleur de son rythme. Bien que la mort soit très présente dans l'œuvre de cette écrivaine, ce chant se distingue par une ouverture qui intègre beaucoup mieux l'artifice. Les détours, les références deviennent des indices d'un tumulte soudain. Comme dans ses meilleurs recueils, Desautels cherche ici les plus discrètes résonances afin de mieux exprimer une angoisse révélatrice. *Tombeau de Lou* dérange en même temps qu'il reconforte.

Un dialogue subtil

On reconnaît aussi, chez Paul Chanel Malenfant, ce besoin semblable de vaincre une étape tragique de l'existence. Ce qui surprend, c'est de voir le chemin qu'emprunte *Des ombres portées* pour contourner les mêmes obstacles que *Tombeau de Lou*. On imagine même une sorte de dialogue inconnu entre ces deux livres. Comme chez Desautels, le poème se mêle à la narration, au rêve ainsi qu'au dévoilement le plus secret. Une violence émerge de cette parole qui tente de percer un «silence définitif». Les phrases lapidaires côtoient une prose nerveuse et intense, une écriture à l'image de la complexité des émotions humaines.



Tombeau de Lou

Le contraste ne cesse de surgir dans ces pages où le deuil imite les mouvements de la dérive. Ce motif était déjà présent dans *Fleuves* (Le Noroît, 1997) mais d'une façon beaucoup plus tempérée.

On réalise à quel point les lieux du poème et du récit intimiste se condensent pour ne faire qu'un. Toutefois, l'évocation n'est jamais lointaine. Malenfant parle de cette «existence qui trouve la vie et la déchire», reprenant les mots de Philippe Lacoue-Labarthe. Il suit ce trajet mystérieux qui va de l'origine à l'éventuelle disparition: «Là où tu survis, / errante, / Entre les allées de peupliers, / les quais des gares. / Mot à mot, pas à pas perdu. / Dans les lavis des paysages, / les profils effacés sur les vitres, / les phrases illisibles / sur le tableau d'ardoise: / là où tu es de passage / de l'autre côté du langage.»

Cette errance physique et spirituelle vers l'autre-renvoie à une détresse solitaire. La parole se transforme dans ses multiples reflets, un inachèvement de l'être où rejaillit une blessure de naissance. Le poème de Malenfant s'élève dans la structure d'un chaos visible et invisible. Le deuil demeure inexplicable, à l'image de ce «monde comme une chape de plomb sur les épaules». L'exercice de la mémoire empêche que le désastre soit ainsi complet. Il ne reste alors qu'à faire entendre cette langue amoureuse, permettant d'explorer la paix la plus troublante. Encore une fois, lorsqu'on se met à l'écoute du *Tombeau de Lou* et *Des ombres portées*, on comprend un peu mieux ce lien secret avec la vie comme la mort.

## Où en est le mouvement gai ?

Au cours des trente dernières années, le mouvement de libération homosexuel a entraîné des changements positifs dans la vie des gays et des lesbiennes. Nous avons assisté à la naissance d'une culture gaie et d'une communauté qui affiche fièrement sa différence. Aujourd'hui toutefois, plusieurs homosexuels remettent en question l'orientation du mouvement gai et l'idée même d'une appartenance à une communauté distincte. Au-delà de la revendication du droit au mariage par les couples gays et lesbiens, *Chasseurs d'idées* propose une réflexion sur la question gaie et les débats qui secouent la communauté homosexuelle.

Invités :

Irène Demczuk  
Sociologue, Université d'OttawaJean-Michel Sivry  
Directeur des Éditions FlammarionRichard Desrosiers  
Professeur d'histoire, UQAMLaurent McCutcheon  
Vice-président, table de concertation des gays et lesbiennes du Québec

www.telequebec.qc.ca/idees

CHASSEURS  
D'IDÉES

Dimanche 14h et 22h30

Réalisation: Simon Girard

5219, chemin de la  
Côte-des-Neiges  
Montréal (Québec)  
H3T 1Y1

Tél.: 514 739-3639

Télé-Québec

Le magazine littéraire de Télé-Québec

Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions : dimanche 13h30 et lundi 13h30

## Cette semaine à CENT TITRES

Dimanche, 13 h 30, une entrevue avec Maud Tabachnik à Paris. L'auteure de polars nous parle de son roman *Le cinquième jour*, une histoire de cannibalisme sauvage.

Yvon Lachance a lu *Le Mangeur de pierres*, premier roman pour adultes de Gilles Tibo et D. Kimm, *Le temps de la colère* de Tawni O'Dell. Le livre de la semaine de Danielle Laurin : *Double vie* de Pierre Assouline.

Dany Laferrière nous dit pourquoi il en a contre les «coups de cœur» des libraires...

Vendredi, 19 h 30, Danielle Laurin rencontre Émile Ollivier pour la parution de son recueil de nouvelles *Regarde, regarde les lions*.



JAMAIS SANS MON LIVRE

Invités : Hélène Monette, Roch Côté et René Homier-Roy

DIMANCHE 16h

REDIFFUSION LUNDI 23H15

Animation : Marie-Louise Arseneault,  
Sylvain Houde et Maxime-Olivier Moutier  
Réalisation : Manon Giguère

ICI RADIO-CANADA

LIVRES  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Toute ressemblance...

«La fiction pour seule arme contre la falsification universelle, le romanesque sus aux moulins à vent de l'industrie culturelle.»  
Jack-Alain Léger

HÉLÈNE LE BEAU

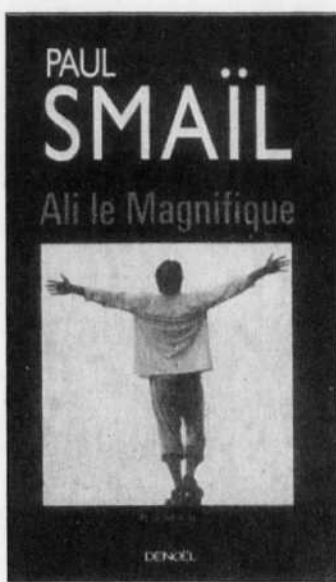
Maximum respect, Paul Smaïl! s'exclamera le lecteur s'il s'abandonne à la puissance d'un souffle à (presque) nul autre pareil. Il le criera même parfois, entre le rire et l'angoisse, et s'il a de la chance, en certains passages il pleurera comme Stendhal à Florence, comme Julien Sorel devant Mme de Rênal, parce que pleurer pour Ali le Magnifique est juste et bon. Pleurer d'un bonheur intense de lecture, on l'aura compris.

Nous avons pourtant affaire à un héros misérable, à un enfant fou de la banlieue, à un serial killer comme en fabriquent la peur et le son d'un ghetto blaster poussé à «donf». Fils d'immigré algérien, Sid Ali Benengeli est né dans la Cité des poètes, un lieu-dit du «neuf-trois», le fameux département maudit du nord de Paris, une de ces portes de l'Enfer derrière lesquelles pousse comme du chiendent sur les dalles fendues du béton la mauvaise graine de l'exclusion.

«Des détenus criaient à mort je ne savais pas pourquoi. La porte en fonte s'est fermée sur moi.» Ainsi commence la confession soliloque, le journal-monologue, le chant de haine du héros de Ali le Magnifique. A jamais fermée,

cette porte, puisqu'il en est ainsi de la folie. Sid Ali Benengeli, prisonnier de son délire, brosse un tableau dur de la société à laquelle il a toujours refusé d'appartenir. L'ignorance des puissants, l'avidité des politiques, la fourberie des bien-pensants, l'académisme et le pouvoir, la littérature plastique et la musique techno-rave, la pub et la télévision, les pères manquants et les profs manqués, rien n'échappe au massacre. Sid Ali condamne tout, tout, tout, moins quelques plages de musique (le Quintette pour clarinette en la majeur, K. 581 de Wolfgang Amadeus Mozart — WAM pour les intimes) et quelques lignes de poésie (Rimbaud encore et toujours). Et en surdoudé de la langue, ses accents de colère et de rage prennent une couleur d'encre.

Le fils d'Ibrahim Benengeli, immigré illettré aux doigts coupés, jongle très vite, très jeune, trop tôt avec la mort. Séances d'apnée avec les potes dans les parkings souterrains (un sac de plastique gardé sur la tête jusqu'à l'évanouissement), défonce au shit, à la vodka, aux cocktails de pilules (prozac, codéine, speed, amphète), on le sent plutôt observateur au début, curieux de savoir jusqu'où peuvent conduire les excès des autres. Quand ça dérape grave, Sid Ali est victime de crises d'épilepsie. Le «haut-mal» dostoïevskien. Et ça dérape un max quand Djamilia le quitte. Djamilia, l'unique aimée, la seule qui sache



entendre derrière les rugissements de son homme la plainte de l'enfant abandonné. Elle le lâche pourtant, et au plus mauvais moment, sur une passerelle piétonne au-dessus d'une autoroute.

Dès lors, «plus rien ne s'oppose à la nuit». Sid Ali se jette dans la gueule de l'archange et fait le tapin rue des Martyrs, loue cher son corps à des hommes fascinés par sa beauté, son cul, sa tchatche, son teint bazané. Le frimeur l'emporte et gagne des «tunes», des masses de fric qui lui permettent d'acheter ce qu'il y a de plus beau, de plus inutile, de plus plus pour impressionner la galerie, le miroir sans tain de son

désespoir. Et de se payer un week-end d'abominable tristesse au Maroc avec son ami-amant d'où il revient ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, mais à jamais perdu à l'innocence.

Quand Cécile Rênal, sa prof de français qu'il fréquente, qu'il respecte, qu'il aime d'un amour filial, quand elle le blesse sans le vouloir, l'appelle Ali le Magnifique, lui qui se veut Sid Ali tout court, le brillant élève assidu la tue. Une poussée dans la salle de bains, pas vu pas pris, le meurtrier passe pour un accident, la bête n'a plus rien pour la retenir.

Paul Smaïl a du génie. Si son livre se pouvait lire en une nuit, nombreux sont ceux qui en sacrifieraient de blanches pour le reprendre à l'infini. Lire et relire «Samsara» ou l'éternel retour, pour s'assurer une base solide, les pieds sur terre en n'attendant que de passer dessous. Comme hier ce chapitre sur la publicité façon Sid Ali. «En verlan, vers l'An 2000». Car c'est bien de langue qu'il s'agit, d'une langue majeure, rebelle, «truculente et féroce», disait Jean-Luc Douin dans Le Monde, qui marquera la littérature francophone, qui influencera, on le souhaite, des générations d'écrivains. Par cette langue qu'il nous donne, par ce quatrième roman qu'il nous offre, Paul Smaïl dit haut et fort la liberté de penser, d'agir, d'être contre les diktats d'un monde de pur mensonge qui en jette plein l'écran de nos téléviseurs branchés illusions.

Pour cette raison, on lui en veut de ne pas se montrer, de refuser de se donner en spectacle, de ne pas accepter de rencontrer les journalistes. La rumeur accuse Jack-Alain Léger\* de s'abriter derrière le pseudonyme de Paul Smaïl, d'être le faux vrai beur (arabe, en verlan) de ce siècle des ténèbres. Que de bruit sur le bitume de Saint-Germain-des-Près, que de comptes mal réglés dans l'édition-business. Paul Smaïl invisible? Pourquoi pas. Paul Smaïl joueur et torrero. «Falstaff surdoudé, juif errant de l'édition, habitué aux masques» (J.-L. Douin)? Oui et on en redemande. Tout cela amuse les intéressés, Paul Smaïl lui-même et Jack-Alain Léger, qui le connaît, bien sûr. Sauf quand, dans la masse de courrier que reçoit Smaïl depuis la parution de son premier roman en 1997 (Vivre me tue, Balland), se glissent des menaces de mort. Quand écrire devient dangereux dans une société, c'est que cette société est très malade.

(\* Parmi les 27 ouvrages publiés par cet auteur boudé par la critique, citons *Monsieur* (Robert Laffont), *Jacob Jacobi* (Julliard), *Le Siècle des ténèbres* (Orban) et *Maestranza* (l'Arpenteur, 2000).

ALI LE MAGNIFIQUE  
Paul Smaïl  
Denoël  
Paris, 2001, 618 pages

La beauté gît dans les détails



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne  
Le Devoir

«Une raie de lumière», «prologueant»: vous avez raison de sourcilier. Dans les livres, les fautes se ramassent à la pelle, ne disons rien des journaux (celui-ci y compris, qui les traque pourtant sans relâche). Quant à la radio et à la télévision, trop souvent on croit devoir y parler comme dans la vie, c'est-à-dire mal, avec tous les pléonasmes qu'affectionne la langue orale, mais, chose plus grave, en étalant sans honte son ignorance des pronoms relatifs autres que les «que» et les «qui» des jeunes enfants, du régime gouverné par les prépositions ou les verbes, du genre des noms, de la concordance des temps. Il faudra bien un jour se résoudre à mettre sur pied, tant la foule des plaignants grossit sans cesse, un bureau où les mots qui s'estiment mal traités pourraient faire entendre leurs récriminations et recevoir les premiers soins.

On y pansera les blessés les plus légers pour les renvoyer aussitôt au front de l'usage, où les besoins sont pressants. Les plus gravement atteints séjourneront quelque temps dans les ouvrages spécialisés qui s'empilent sur les tables des correcteurs professionnels. Ces mots-là ne sont pas vraiment démobilisés, ce serait trop dire, mais enfin on les manipule avec précaution, voire avec suspicion, en vérifiant deux fois plutôt qu'une leur orthographe ou leur emploi, en leur préférant souvent un synonyme plus commun, moins déroutant.

Et il y a les mourants. A ceu-là, on voudra manifester les marques de respect dues à leur grand âge, ce qui les achève plus sûrement que maintes écorchures qu'un usage aussi joyeux que maladroit leur avait infligées de leur vivant. L'imparfait du subjonctif n'est pas mort, mais réservé aux seules bouches précieuses, c'est tout comme.

Car la guerre du bon usage a pour conséquence, comme tout conflit, de durcir les positions — et au Québec plus qu'ailleurs, où la langue est sujet d'inquiétude. Parle-t-on mal? Trop bien? Parisien? Cette façon réductrice de poser le problème a pour conséquence de ramener la pratique à une alternative: un soi-disant na-

turel, qui n'est souvent qu'un laisser-aller voulu présentable, ou une langue affectée. En avant leur balai, les tenants de la dernière ont confondu le mot rare et le mot juste et rendent à la langue un culte d'impuissants. Les partisans du pseudo-naturel ont parfois la trouvaille heureuse, mais cette perle se dépose sur un tel fumier d'approximations qu'on se surprend à soupirer après les verges avec lesquelles la Grammaire, au fronton de la cathédrale de Chartres, fustige deux écoliers qui pour l'heure (XII<sup>e</sup> siècle) courbent l'échine sans savoir qu'ils seront plus tard reconnaissants.

La langue appelle plus de nuances. Celle-ci n'est pas seulement outil de communication, enjeu politique ou matériau littéraire. Dans un monde séculier et de moi bouffis d'orgueil, elle représente peut-être la dernière occasion, avec l'apprentissage du violon et la confection de la pâte brisée, d'apprendre l'humilité. Nul n'est à l'abri de la faute d'orthographe ou de syntaxe. De plus, quelle que soit la maîtrise atteinte dans ce domaine, on sait que ce n'est jamais fini. Mais c'est se tenir là sur les hauteurs de la passion. Le plus souvent, on demeure dans la vallée de l'ordinaire, où l'on parle, écrit, imprime, affiche, discute — où la langue est exposée à tous les coups.

Au carrefour

Les plus mortels ne viennent pas des autres langues, pas même de l'anglais-roi. Sherry Simon a expliqué déjà, dans un petit livre instructif (*Hybridité culturelle*, L'île de la tortue éditeur, 1999), en quoi Montréal, semblable en cela à Trieste, située au

carrefour de l'italien, de l'allemand et du slovène, se révèle, en dépit d'un clivage linguistique et culturel, un lieu fécond de contamination littéraire. Ce pourrait être sa chance: «Quand deux langues se rencontrent sans cesse comme à Montréal», écrit Sherry Simon, le résultat est souvent une langue que l'on considère «dégradée», «impure», une langue pétrie de «mauvaises traductions». Il se crée également des œuvres de synthèse culturelle, accouplements étranges d'univers disparates. Elles servent de moyens d'accès à des vérités parfois cachées.»

En somme, les œuvres des meilleurs rachèteraient les blessures infligées chaque jour à la langue par un usage incertain, et il est vrai que l'Académie représente un piège tout aussi menaçant pour les écrivains que le règne de l'à-peu-près. Mais n'est-ce pas cher payer quelques réussites qu'elles soient au prix d'une bâtardeur du français au Québec prenant trop souvent appui sur l'ignorance et la paresse? Ne faudrait-il pas plutôt corriger, reprendre, normaliser inlassablement ce qui doit l'être pour mieux ensuite, le cas échéant, transgresser les lois en toute connaissance de cause et comme en s'en jouant? Parier sur la force qui naît de la maîtrise de l'outil et non subir les sons discordants de la maladresse?

Des exemples? Au cul des autobus qui circulent depuis des mois à Montréal, dans la plus grande indifférence linguistique, tous ces malheureux enfants «transfusés» des dizaines ou des centaines de fois, où sont-ils passés dès lors qu'ils ont été, comme il est écrit de façon lapidaire, «transfusés»? On les aurait donc vidés de leur sang et transvasés



ARCHIVES LE DEVOIR  
L'histoire veut qu'André Gide ait fait détruire la première édition de son *Isabelle*, paru en 1911.

dans quelque épreuve? Pourquoi n'ont-ils pas reçu une transfusion de sang, comme l'exigeait leur état? Si le client est aveugle, faut-il que l'agence de publicité soit borgne et que le public le devienne aussi à force d'être bombardé d'une incorrection rendue banale par la répétition?

Comme les révolutionnaires ont leur novlangue, la bureaucratie à la sienne qui gagne la rue. Dans un monde de «conjoints», de «jeunes», d'«intervenant», de «véhicules» et de «résidents», c'est l'esprit même de la langue qui se perd et, à ce train, on en viendra bientôt à penser que les pompes funèbres sont des établissements où l'on aspire les morts pour résoudre les problèmes de surpopulation des cimetières. A la une d'un magazine féminin, l'autre jour, et d'un seul souffle: «Le fabuleux destin de Grace Kelly plus des tartes pour tous les goûts». Faute de style, de grammaire, de syntaxe, confu-

sion des niveaux de langue, tics de langage, modes: les écueils ne manquent pas, et la classification des maux se révèle aussi subtile que la liste des remèdes.

Ainsi, des deux exemples évoqués au début de cet article, l'un relève de l'orthographe, l'autre est une coquille typographique, bête noire des éditeurs, qui fait souvent la joie des lecteurs. Sur ce point, le seuil de tolérance serait fixé à une coquille toutes les dix pages. Ce qui en porte tout de même le nombre à 20 pour un ouvrage de 200 pages, sans compter les erreurs de grammaire ou de syntaxe qui auront échappé à tout le monde — de quoi défigurer le plus pur chef-d'œuvre.

L'histoire veut qu'André Gide ait fait détruire la première édition de son *Isabelle*, paru en 1911, parmi les premiers titres des éditions de la NRF. Des pages avaient 26 lignes, d'autres 27. Les fautes y proliféraient comme des champignons. Vision intolérable pour cet écrivain dont le *Journal*, par ailleurs, ne dédaigne pas l'anacoluthe. Les typographes sont flamands, expliquait un Gaston Gallimard navré, descendu dans l'entrepôt. Le même, à la demande de Gide, fera fondre un caractère spécial pour reproduire le u majuscule avec accent circonflexe du «COUFONTAINE» dans *L'Otage* d'un Claudel qu'on voulait alors attirer dans le giron de la NRF. Ainsi débauchait-on les auteurs en ce temps-là. Alors aussi, en 1867, Flaubert pouvait écrire à son éditeur, Michel Lévy: «L'accent circonflexe de Salammbô n'a aucun galbe, rien n'est moins punique. J'en demande un plus ouvert.» Qui ne voudrait pas lui donner raison?

BLANCS DIVERS VOIR PAGE D.6

SOLDE FINAL DE FERMETURE

25% et plus de rabais sur tous les livres en magasin. Nous fermons pour faire place à la Grande Bibliothèque du Québec.  
Librairie Marché du Livre  
Palais du commerce (angle De Maisonneuve et Berri)

L'Inconvénient  
revue littéraire  
d'essai et de création

Peut-on vivre en ce bas monde ?



DÉSERTION

avec les textes de...  
Ying Chen, André Major,  
Gilles Archambault,  
Jean-Pierre Issenhuth  
et de nombreux autres!

numéro 4  
février 2001

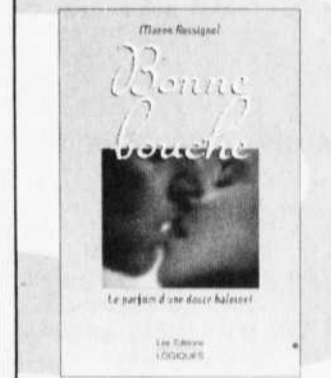
★ CAUSERIE  
Le roman miniature: un nouveau genre littéraire?  
À l'occasion du lancement des quatre premiers romans de la maison d'édition Les Allusifs, vous êtes invités à une causerie sur le phénomène du roman miniature. Est-ce un nouveau genre littéraire ou bien existe-t-il depuis l'invention du roman?  
Participeront à la causerie Brigitte Bouchard, fondatrice de la maison d'édition Les Allusifs, ainsi que les quatre premiers auteurs de cette maison, Vilma Fuentes, Pan Bouyoucas, André Marois et Tecia Werbowska.  
C'est Jacques Bellefroid, auteur notamment de *Fille de joie*, publié aux éditions La Différence, qui animera la soirée.  
Jeudi 1<sup>er</sup> mars 19 h 30  
Réservation : 514.739.3639  
Entrée : 5 \$  
Olivieri librairie • bistro  
5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
mètre côte-des-neiges  
Si vous désirez manger au Bistro avant ou après le débat, il est préférable de réserver.

Plaisir Santé



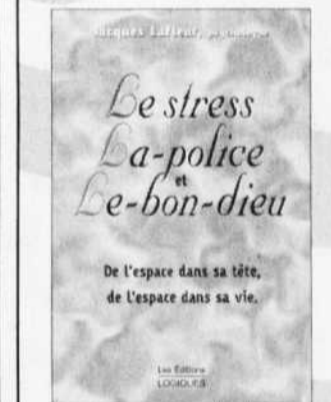
La fine cuisine libanaise et méditerranéenne  
Noha Bitar • 2-89381-699-1 • LX-809  
240 p. • couv. rigide • planches couleur  
24,95 \$

Raffinée, savoureuse et adéquate à ce style de vie où les soucis de santé, de bien-être et de mieux-vivre sont tellement importants, la cuisine méditerranéenne occupe de plus en plus d'importance dans notre alimentation. Dans ce superbe ouvrage, abondamment illustré, Noha Bitar vous invite à découvrir les subtilités et les raffinements d'une cuisine haute en saveur et en couleur... un véritable plaisir pour les sens.



Bonne bouche  
Manon Rossignol • 2-89381-693-2 • LX-803  
84 p. • illustré • 14,95 \$

Tête-à-tête intime ou dîner d'affaires, confidences sur l'oreiller ou entrevue d'emploi, la vie privée et la vie professionnelle amènent des moments que vous ne pouvez pas gâcher par un problème si délicat et si troublant qu'on n'en parle d'habitude qu'à voix basse. Explications, conseils, trucs pratiques. Bonne bouche se révèle le livre indispensable pour éviter bien des moments embarrassants et retrouver enfin «le parfum d'une douce haleine».



Le stress, la-police et le-bon-dieu  
Jacques Laffleur • 2-89381-669-X • LX-779  
252 p. • 18,95 \$

Il nous semble rassurant d'être comme tout le monde. «Il faut que je me lève parce qu'il faut que j'aille travailler; il faut qu'on parte à l'heure, parce qu'il faut que...» C'est la vie, non? Pourtant... Ce n'est pas «la» vie, nous dit le psychologue Jacques Laffleur; c'est bien plutôt notre vie, une vie qui découle de nos choix. Des choix certes très bien cachés derrière chacune de nos innombrables «obligations», mais que nous pouvons redécouvrir et réviser. Par l'auteur de:

Les quatre clés de l'équilibre personnel  
avec R. Bédiveau  
2-89381-230-9  
LX-252 • 288 p.  
18,95 \$

Relaxer  
Des stratégies pour apprivoiser votre stress  
2-89381-475-1  
LX-554 • 352 p.  
24,95 \$

Le burnout  
2-89381-639-8  
LX-741 • 288 p.  
18,95 \$

LOGIQUES  
Les Éditions LOGIQUES Inc.  
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6  
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Empreintes de l'évanescence

## MAIS QUI A PEUR DE SON OMBRE?

Une exposition de Paul Lacroix  
Galerie Madeleine Lacerte, 1,  
côte Dinan, Québec  
Jusqu'au 11 mars 2001.

DAVID CANTIN

Les photographies de Paul Lacroix retournent aux sources premières de l'image. Un reflet, une mémoire, une forme émergent de cette lente transformation qui semble prendre racine dans la surface même de son dé-pouillement. Après avoir reçu, il y a quelques semaines, le prix Videre pour son exposition *Lèvres de velours et d'autres qui le sont moins* chez VU, au printemps dernier, c'est désormais à la galerie Madeleine Lacerte qu'il propose un nouveau parcours photographique, tout aussi subtil et évocateur. *Mais qui a peur de son ombre?* invite à suivre les traces de ce cheminement vers une fragilité toujours changeante.

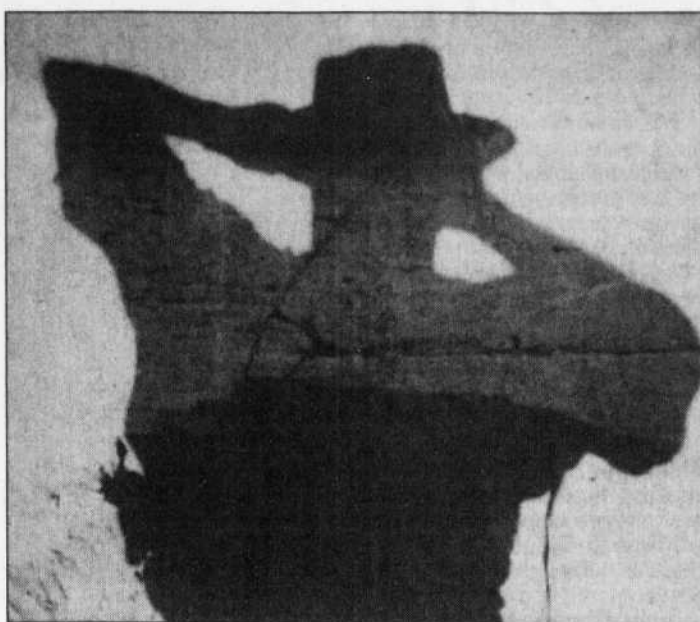
Une vingtaine de photographies composent ses trois séries distinctes qui entretiennent pourtant des liens étroits. En

guise de préambule, des tentatives récentes où la longueur, les contrastes et la fluidité des couleurs renforcent l'illusion de l'image peinte. Pourtant, Paul Lacroix s'intéresse surtout à la technique du photogramme. L'objet est déposé directement sur le papier photosensible. Le résultat impressionne autant par les nuances que par la spontanéité poétique de l'effet. De l'orangé au noir, un glissement s'opère qui capte le passage des courbes physiques. La lumière se fait brûlure; incrustation de la transparence à même la matière. Ces jambes rassemblent l'équilibre entre le monde et l'existence, semblable à cette recherche d'une économie des moyens et de l'expression. Cette concentration du regard vers la chaleur libre les textures, le grain, les tons et bien sûr la surface du corps. Aucun cadre, simplement de larges bandes qui se succèdent pour mieux redéfinir l'instant photographique. Plus loin, au centre de la galerie, on découvre des œuvres inédites de la série *Lèvres de velours et d'autres qui le sont moins*. Le rouge est très présent. Une sorte d'alchi-

mie s'opère de la pression du contact aux marques flagrantes de lèvres. Est-ce une empreinte, un dessin, une radiographie sensible? L'expérience visuelle dégage une profonde sensualité. Cette tache se concentre dans un rayon très dense. On suit, du centre jusqu'aux extrémités du cadre, la cristallisation d'une présence inconnue. Seulement un geste et la vie s'imprègne dans cet acte.

### Un homme de pierre

Dans la dernière série, qui s'intitule *Autoportrait et autres ruines*, l'ombre se fait demeure du corps. Derrière ces silhouettes, la présence du rocher remplace la substance intérieure de l'individu. Est-ce que l'homme serait à l'image de cette pierre solide qui porte néanmoins les marques d'une certaine vieillesse? On perçoit ici comment Paul Lacroix a su rendre cette réflexion des plus pertinentes. État de détresse et de stupeur, le sujet bascule de l'humour au tragique. La forme n'est jamais nette, toutefois on distingue toujours cette présence humaine qui fait appel au support de l'œuvre.



Une œuvre récente de Paul Lacroix faisant partie de l'exposition *Mais qui a peur de son ombre?*

Les couleurs changeantes dans les couches des parois rocheuses ajoutent aussi d'autres dimensions aux œuvres photographiques. L'impression qui

SOURCE GALERIE MADELEINE LACERTE

s'en dégage séduit autant qu'elle fascine. La bordure montre l'aspect ludique qui émerge sous les yeux du visiteur. Le blanc révèle une tout autre lumière que dans

les deux autres séries. Le travail ne semble jamais terminé, c'est plutôt celui qui regarde qui relance le geste créateur de l'artiste. L'image captée réinterprète l'enjeu d'une apparition fugitive. Qui se cache derrière ces ombres? Est-ce l'âme du photographe ou celle de l'étranger? L'accumulation des nuances provient, cette fois, de la nature même qui est vu à travers cette représentation abstraite. Le papier déplace l'iconographie, renvoie à la pureté du symbole et du mythe. On ne peut alors qu'être ébloui par une pareille confrontation de l'art et ce fait d'exister dans un monde qui retourne à ses fondations premières.

Les photographies épurées de Paul Lacroix dégagent une vision très forte de la présence humaine. Ce questionnement implique un poids, une résonance, de même qu'une beauté mystérieuse et substantielle. Ce parcours ressemble parfois à une longue étreinte qui demeure vive en mémoire. *Mais qui a peur de son ombre?*, à la galerie Madeleine Lacerte à Québec, éclaire une pratique où profondeur et pertinence ne font qu'un.

## Miroitements

### LA MÉMOIRE LUMINEUSE

Daniel Hogue

### DÉCENTREMENT

Philippe Boissonnet

Centre des arts contemporains  
du Québec à Montréal  
4247, rue Saint-Dominique  
Jusqu'au 9 mars

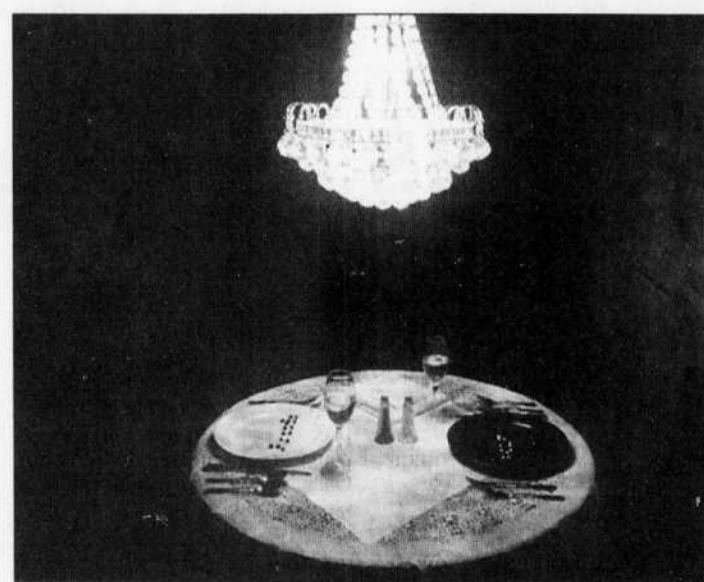
SONIA PELLETIER

Ce n'est pas un hasard si les deux expositions en cours au Centre des arts contemporains du Québec à Montréal font appel à de nouvelles technologies qui traitent de la lumière et de ses forces. Ces deux expositions, regroupant des installations des artistes Daniel Hogue et Philippe Boissonnet, sont présentées dans le cadre du festival Montréal en lumière.

Au Québec, et depuis 1989, au cœur de l'événement *Images du futur*, dans le Vieux-Port de Montréal, en passant par l'*International Symposium of Electronic Art (ISEA)* en 1995 ou, plus récem-

ment, l'événement *Passart* à Rouyn-Noranda (2000), Daniel Hogue s'est toujours intéressé, dans sa pratique, à certains processus scientifiques associés à la perception visuelle. Il est surtout connu pour son travail qui explore les possibilités et les réflexions engendrées par l'utilisation du langage braille. Il prend donc sur lui l'adage voulant que l'on puisse voir même si l'on est aveugle.

Dès son entrée dans la galerie, le spectateur est invité à franchir le seuil d'un abri lumineux, érigé sous la forme d'un igloo où se tient debout, au centre, un curieux lapin plus grand que nature. (D'aucuns auront pu voir la bête à l'été 2000 lors de l'événement *Passart* à Rouyn-Noranda.) Réalisé à partir d'une matière habituellement utilisée pour la fabrication de sapins de Noël synthétiques blancs, l'animal lui-même, tout scintillant, éclaire des miroirs rescapant sur une surface de terre. Sur chacun d'eux, des mots sont gravés et reflétés par la lumière sur la paroi de cette caverne à l'at-



SOURCE CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS

*Nature morte aux OGM*, de Daniel Hogue.

mosphère hivernale. Une bande sonore diffuse des bruits de cascade qui semblent provenir d'un lieu fermé et rempli d'échos. Cette pièce principale s'intitule *La Mémoire lumineuse* (2000). Quelque peu énigmatique, nous entrons dans une installation qu'il nous faudra décoder. Il s'agirait du repaire-jardin du Grand Lapin de la nation des Objibwa et les mots lumineux sont des noms

d'animaux. Espèces menacées ou fête temporaire d'un bestiaire? Ici, apparemment et poétiquement: «*La précarité du monde se reflète. Braquée sur les mauvais augures de l'ombre, la mémoire lumineuse éclaire ici la génétique actuelle qui prétend à une meilleure compréhension de la vie tout en opérant des manipulations inhumaines. Visions critiques d'un bête aveuglement. Devant nous, le chiasme du*

*visible et de l'invisible se reflète.*»

L'exposition se poursuit au sous-sol de la galerie où l'on peut voir trois autres installations. Celles de Hogue se présentent cette fois aux murs. Une pièce se résume à un alignement de disques compacts alternant avec des «X» dessinés à la craie. On connaît les reflets irisés du CD. Quand on y regarde de plus près, on constate qu'il s'agit plutôt de simulacres. Cette série d'hologrammes tentent de montrer plus généralement la «perte du centre».

On aura sans doute remarqué depuis quelques années, dans le paysage de l'art contemporain, que plusieurs mises en espace s'articulent à partir d'une table dressée en attente de commensaux. Il faudrait sans doute s'interroger sur cette tendance. De fait, plus loin, sur un autre mur, on peut voir en guise de tableau, et à travers un orifice à l'effet grossissant comme une loupe, une table mise pour deux convives et au-dessus de laquelle est suspendu un lustre somptueux. Dans une assiette: des crottes de lapin; dans l'autre, des perles. Le contraste fait sourire, bien que le propos, très actuel, ne prête pas à rire. La pièce s'intitule *Nature morte aux OGM* (2001). Au même étage, dans une autre pièce, une œuvre de Philippe Boissonnet, *Je (t) u* (2000), donne à voir au sol des

hologrammes ayant la forme de profils reposant sur des oreillers. Le propos de l'installation est clair — sans doute trop — par rapport à une réalité humaine: deux profils se regardent, deux autres se tournent le dos. Bien que remontant à 1998, la pièce *Un monde nouveau* semble un peu plus convaincante. L'installation porte sur le décentrement. Il s'agit d'un jeu mobile de formes circulaires, flottant sur deux bassins d'eau (évoquant les deux langues officielles). Dans des bols, une phrase de Pascal: «*La circonférence est nulle part, le centre est partout.*», ainsi que gravé sur un panneau de verre appuyé au mur. Par des capteurs solaires et des moteurs à hélices, les mots isolés de la phrase initiale sont mis en mouvement dans des bols séparés. La mobilité de ces formes circulaires qui flottent et se déplacent sur l'eau est éloquent. «*Le flux et reflux des ondes les bousculent. Le centre se dérobe. Il s'évade. D'un lieu à l'autre, d'un individu à l'autre. Le sujet se disloque.*»

On observera que les œuvres de ces deux artistes ont en commun non seulement l'utilisation de nouvelles technologies dès le début de leur carrière, mais qu'elles semblent aussi porteuses de messages très clairs liés à des phénomènes sociaux ayant aujourd'hui une portée mondiale.

CHARLES  
**GAGNON**  
UNE RÉTROSPECTIVE

DU 8 FÉVRIER AU 29 AVRIL 2001

RENSEIGNEMENTS : (514) 847-6226 — MÉTRO PLACE DES ARTS  
WWW.MOCM.ORG

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

**BLANCS DIVERS**

Marie Boulanger  
Marie-France Brière  
Genevieve Cadieux  
Eric Cameron  
Joëlle Chabot  
Jackie Demchuck  
Karlee Fuglem  
Antonia Hirsch  
Michael Merrill  
Monique Mongeau  
Barbara Todd  
Irene F. Whitome

Galerie  
**ART MÛR**  
encadrements

3429, rue Notre Dame O  
Montréal, Qc H4C 1P3  
Tél. : 514 933 0711

17 février au 25 mars 2001  
Mardi au vendredi 10h-18h30 Samedi et dimanche 12h-17h

Centre d'exposition  
du  
Vieux-Palais

**APPEL DE DOSSIERS**  
Artistes et commissaires

Le Centre d'exposition du Vieux-Palais a pour mission de faire connaître, promouvoir et diffuser les arts visuels en mettant l'accent sur l'art contemporain et actuel.

Faire parvenir votre dossier avant le 31 mars 2001

- curriculum vitae
- dossier de presse
- 10 diapositives d'œuvres récentes
- description détaillée des œuvres
- résumé du projet d'exposition

Consultez notre site Internet :  
www.laurentides.net/cevp

Centre d'exposition du Vieux-Palais  
185, rue du Palais  
Saint-Jérôme (Qc)  
J7Z 1X6  
Info : (450) 432-7171

Un monde nouveau, 1999-2000, de Philippe Boissonnet.

SOURCE CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS

**Rythme LATIN**  
Rhythm

Une soirée de gala pour célébrer les arts

Le 3 avril 2001

Saidye Bronfman  
CENTRE DES ARTS  
CENTRE FOR THE ARTS

Information :  
(514) 739-2301, poste 310  
Billets à partir de 225 \$

Au Centre d'exposition  
23, rue Ambroise-Fafard (418) 435-3681 de Baie-Saint-Paul

Le cri muet, Paul Lussier, commissaire invité  
Jusqu'au 30 mars 2001

35 œuvres de la collection du Symposium international de la nouvelle peinture

Québec BANQUE NATIONALE  
Télé-Québec • Le Devoir • Le Soleil • CIMT

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Jouer au drapeau au musée

Au Musée d'art contemporain, Stéphane Gilot a échafaudé une structure à mi-chemin entre la sculpture et l'installation

## LIBRE ARBITRE

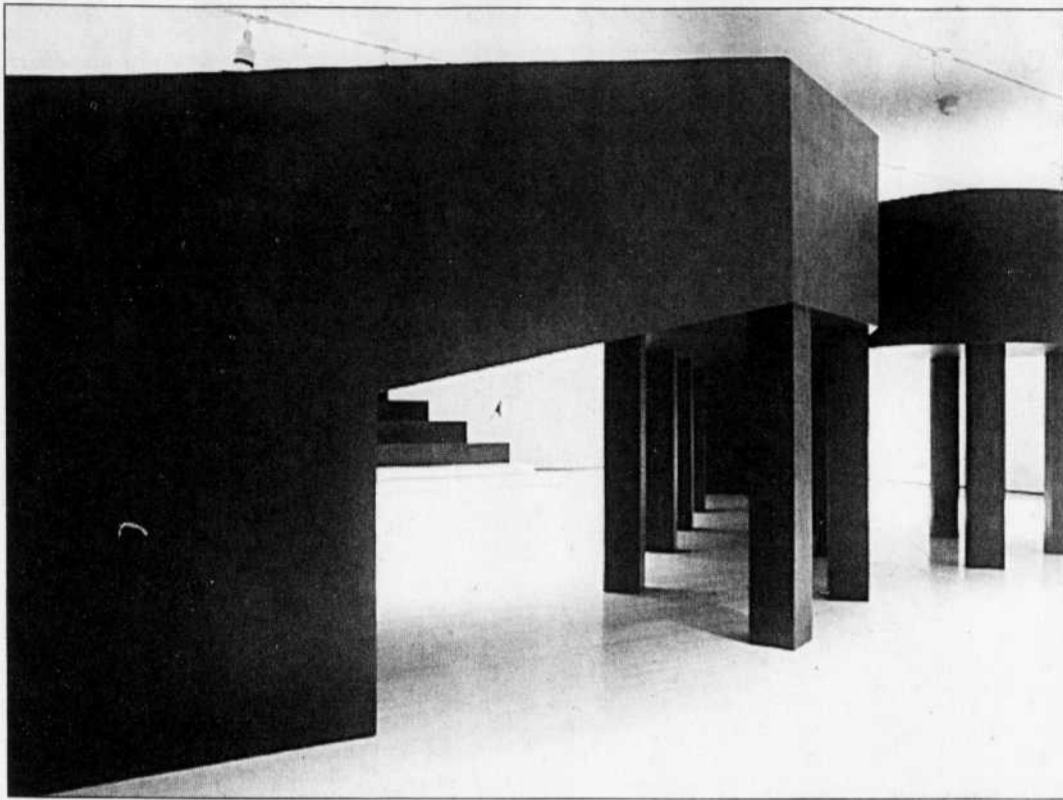
Stéphane Gilot  
Musée d'art contemporain  
de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Jusqu'au 15 avril

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Chaque fois qu'une exposition nouvelle est inaugurée dans la salle autrefois appelée «projet» du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), on craint le pire. C'est que la salle en question est particulièrement ingrate. Un peu grande, assez froide, sertie d'un promontoire dans un de ses angles et de quelques marches en sus, cette salle est loin d'être un paradis pour les expositions dites d'art contemporain, plus habituées de leur état à habiter des lieux blancs de blancs, de ces lieux dont la critique en est venue à dire qu'ils sont aseptisés. Plusieurs artistes ont eu maille à partir avec cette salle dans le passé. Lorsque les artistes parviennent à une solution un tant soit peu valable, celle-ci est d'autant plus méritoire que la salle est difficile à travailler. Stéphane Gilot, jeune artiste liégeois désormais établi à Montréal, relève le défi avec doigté.

Gilot, par sa présence au MACM, poursuit une série depuis peu inaugurée par le musée qui permet de diffuser dans l'enceinte institutionnelle le travail de jeunes artistes dits émergents. Pour faire suite à la peinture de Marc Séguin présentée à l'automne dans cette salle anciennement consacrée à des projets singuliers et spécifiques, c'est sur Gilot que le conservateur Pierre Landry a jeté son dévolu.

On a encore en mémoire les précédentes réussites de Gilot. A Dare dare, en 1997, se référant à Lewis Carroll, Gilot avait radicalement transformé le corridor qu'est cet espace, y aménageant un envahissant mur courbe qui avalait presque tout l'espace, comme si l'édifice en question



Libre arbitre, 2000-2001 (vue partielle), une installation de Stéphane Gilot.

RICHARD-MAX TREMBLAY

était traversé par les étages d'une immense tour (de Babel). Ensuite, lors de l'événement Peinture peinture, en 1998, Gilot avait fait parler de lui en aménageant un mur oblique, tout vert, qui semblait s'abattre sur nous, prêt à nous écraser sous son poids. Ces interventions, somme toute assez simples, avaient le don de modifier leur espace d'accueil, de les aliéner d'elles-mêmes pour ainsi dire, afin de les rendre étranges pour quiconque y circulait.

## Le jeu

La dernière intervention de Gilot, dans le cadre de l'exposition *L'Algèbre d'Ariane*, investissait des espaces désaffectés de la rue Sainte-Catherine dans l'est de la ville. La manifestation visait à s'inscrire de plain-pied dans le tissu social et y parvenait à force de stratégies précises. Elle impli-

quait un terrain de jeux (entre autres: il y avait plusieurs artistes, tous avaient décidé de ne pas signer leurs œuvres, selon une approche communautaire qui, il va sans dire, rendait problématique l'attribution des œuvres). Sur le sol de deux anciens locaux commerciaux, Gilot avait dessiné les lignes d'un impossible jeu de ballon, réparti de part et d'autre d'un mur mitoyen. Au Musée d'art contemporain, on pouvait donc s'attendre à ce que le sol soit couvert, lui aussi, des lignes d'un terrain de jeux.

Or, de ces lignes, quelques-unes ont bel et bien été tracées sur le plancher. Mais il y a plus. Gilot a tenu compte de quelques caractéristiques de la salle en question pour échafauder une structure à mi-chemin entre la sculpture et l'installation. Plutôt que de tenter de nier la présence

du palier si inconfortable (pour une salle de musée), Gilot en a complété les degrés, pour ériger un abri. Pour souligner le parcours entre les deux entrées de la salle (qui, de surcroît, sont aussi des sorties, notez bien), Gilot a bâti une passerelle sur laquelle il est possible d'avancer le pas. Pour vous reposer un brin, l'artiste a aménagé au milieu de cette voie un petit salon circulaire qui est aussi un promontoire, comme l'abri précédemment décrit, sur lequel d'ailleurs il est possible de grimper. Toute cette quincaillerie est peinte en rouge, précisément, en fait, non pas en rouge des jaquettes de livres de Gallimard, mais en celui qui provient, la signature est nette, des blocs de légos.

Quant aux lignes de jeu, elles protègent le territoire de deux drapeaux. De fait, le terrain a bel

et bien été le théâtre d'une partie amicale de drapeau, tenue dimanche dernier dans cette même salle. Comment le sait-on? Pour connaître le moment de la joute, il a fallu demander, mais pour la joute elle-même, il appert qu'il est possible de regarder la retransmission du match sur des écrans de télé judicieusement disposés. Où? Dans l'abri.

## Du territoire

Tout est question de point de vue dans cette installation. Et de territoire. On pourra voir dans cette utilisation des caméras vidéo (celles du musée, au fait) une référence de plus à la culture de la surveillance dans laquelle nous vivons, et dont les artistes, peut-être bien depuis que la vidéo gagne en importance dans le monde des arts visuels, ont fait leur pain et leur beurre à maintes reprises. Mais ce serait bien mal comprendre cette œuvre de Gilot que de s'arrêter là. Car l'artiste, plus que d'émettre un commentaire social, n'a fait qu'utiliser un autre des éléments de mobilier de la salle. Il s'agit là d'une des modalités de l'art in situ. Gilot détourne le système de protection dont est dotée toute institution muséale. A quelles fins? Pour complexifier le jeu, pour attirer l'attention sur la notion même de jeu, dont on ne se méfie jamais assez, cachant des tensions généralement assez graves.

Dans ce jeu, Gilot fracture le temps. Jamais on ne peut-être dans la salle et devant les écrans à la fois. Aussi est-on confronté à

une temporalité dédoublée. On prend par là conscience d'être constamment précédé ou suivi par quelqu'un. Et tout aussi invariablement devra-t-on croiser, sur la rampe, dans le petit salon ou dans l'abri, d'autres visiteurs. Et le fait que jamais on ne voit à l'écran ce qu'on est censé voir, en temps réel et en direct et non pas en différé (comme on est en droit de s'y attendre de tout bon système de surveillance), augmente, par effet de contraste, l'importance cruciale des véritables rencontres. Ces croisements entre les visiteurs du musée ne sont précisément jamais «médiatisés» par le système de caméra, mais ils sont vraiment «en direct» dans la mesure où il se trouvera toujours quelqu'un pour marcher à notre suite, un individu qu'on finira bien par croiser. D'où, encore une fois, les questions d'espace, de rencontre et de territoire.

L'art de Gilot se transforme, heureusement. Après avoir en quelque sorte retourné l'architecture contre nous, essentiellement pour tromper les sens, il utilise ses constructions pour organiser des rencontres (celle de la joute de drapeau, celle entre les visiteurs du musée). En cela, il est en train de développer une expertise intéressante dans un domaine qui ne peut pas vous être inconnu si vous suivez un tant soit peu l'actualité des arts visuels à Montréal en ce moment, à savoir l'esthétique dite relationnelle, qui préfère les rencontres aux objets.

François Massé  
Ouvrages et emboîtures  
Meubles d'art

Carol Bernier  
Œuvres récentes  
Jusqu'au 3 mars

GALERIE SIMON BLAIS

452, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

Cours d'aquarelle avec Ming Ma  
Techniques orientales et occidentales  
Débutant • Intermédiaire • Avancé  
397-0281

Le Retour Des Trésors  
POLONAIS

du  
8 février  
au  
6 mai  
2001

Revivez l'odyssée d'un fabuleux trésor! La précieuse collection du château royal du Wawel de Cracovie est de retour à Québec et pour la première fois exposée au grand public. Un rendez-vous unique avec l'ART et l'HISTOIRE.

Heures d'ouverture : du mardi au dimanche de 10 h à 17 h, le mercredi jusqu'à 21 h.

MUSÉE DU QUÉBEC

Renseignements : (418) 643-2150  
1 866 220-2150  
www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
L'exposition est présentée grâce à la collaboration du château royal du Wawel.

Une  
présentation  
de la

COMMISSION DE  
LA CAPITALE  
NATIONALE  
Québec

Radio-Canada  
Télévision

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Demandez notre audioguide et notre livre-souvenir.

Coffret, Italie, Florence, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Collection: château royal du Wawel, Cracovie. Photo: Adam Wierzb.



## FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

• CHAMBRES RÉNOVÉES AVEC VUE SUR LE FLEUVE  
• PETITS-DÉJEUNERS AU CAFÉ BAR SUR-LE-CAP  
• BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 144 \$ par nuit, pour 2 personnes  
Du 8 février au 6 mai 2001. Selon disponibilité,  
certaines restrictions peuvent s'appliquer.

L'hôtel officiel de l'exposition, à proximité du Musée du Québec / Réservations : 1 800 463-5256

HÔTEL  
LOEWS LE CONCORDE  
QUÉBEC

Quatre Diamants  
Meublé  
3 étoiles

Musée d'archéologie  
et d'histoire de Montréal  
390, place Royale  
Montréal  
(514) 872-9150  
www.musee-pointe-a-calliere.qc.ca

Québec  
Ville de Montréal  
Fondation Pointe-à-Callière  
Le Musée est financé par la Ville de Montréal

## LE DEVOIR



# Vous avez dit

Façades sud-est et sud-ouest de la maison Schröder aux Pays-Bas. Conçue en 1924 par l'architecte Gerrit Rietveld, la résidence unifamiliale propose une façon inhabituelle pour l'époque de concevoir l'habitation concrétisant ainsi une ferme intention de rompre avec les savoir-faire traditionnels.

Cette année encore, la prestigieuse liste du patrimoine mondial de l'UNESCO s'est enrichie d'une soixantaine de biens et de lieux historiques des quatre coins de la planète. Une de ces entrées, la maison Schröder, aux Pays-Bas, témoigne de l'intérêt grandissant pour l'architecture moderne. C'est au tour du XX<sup>e</sup> siècle de prendre de la valeur aux yeux de la communauté internationale.

CLAUDINE DÉOM

Construite à Utrecht en 1924, la maison Schröder, du nom de son propriétaire, demeure à ce jour un des monuments de la modernité, du moins de ses premiers balbutiements. En effet, cette résidence unifamiliale conçue par l'architecte Gerrit Rietveld — dont le nom est associé au mouvement d'avant-garde De Stijl — propose une façon inhabituelle pour l'époque de concevoir l'habitation en raison tant de son apparence extérieure que de son aménagement intérieur.

### Patrimoine moderne de calibre mondial

Rappelons que la création de la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel des Nations unies remonte à 1972. À ce moment, un constat de plus en plus alarmant de la destruction et de la dégradation du patrimoine était à l'origine de ce pacte, qu'ont ratifié à ce jour plus de 150 pays.

D'apparence anodine, l'ajout de cette maison au registre de l'UNESCO se veut pourtant plus qu'un simple fait divers, car rares sont les bâtiments de la culture moderne à jouir de ce statut. A vrai dire, on n'en compterait que quatre à ce jour, dont les bâtiments de la célèbre École du Bauhaus, autre mouvement de l'avant-garde moderne, ainsi que les réalisations de l'architecte Oscar Niemeyer à Brasilia. Selon le rapport du Comité mondial du patrimoine, la maison Schröder a été retenue en vertu du fait qu'elle «occupe une position prédominante dans le développement de l'architecture» et qu'elle «est une icône du mouvement moderne en architecture».

### L'avant-garde

Les années 1920 en Europe sont celles d'un foisonnement de nouvelles idées créatrices dans le domaine des arts qui répondent aux importantes transformations sociales s'opérant au cours de cette période de l'entre-deux-

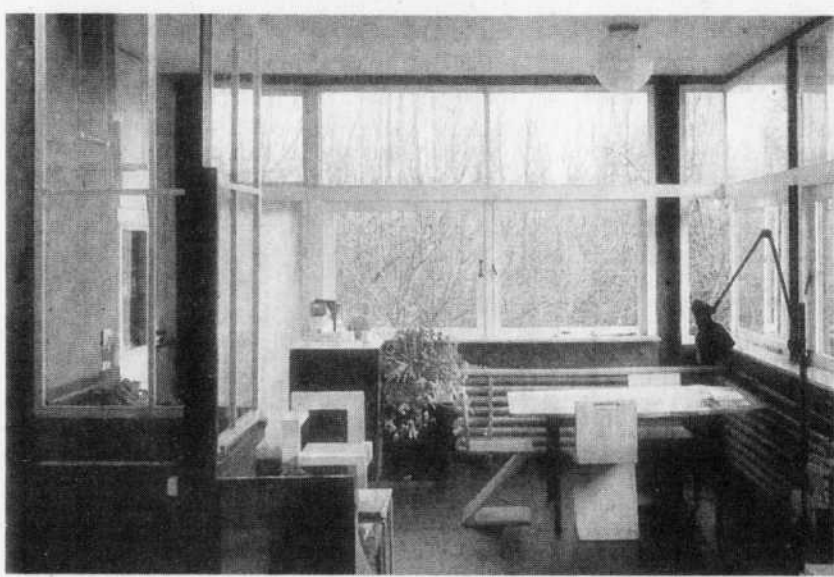
guerres. Moment charnière s'il en fut un dans le domaine de l'architecture, des pays tels que l'Allemagne, la France et les Pays-Bas émergent peu à peu des constructions qui proposent des formes et des matériaux nouveaux, concrétisant ainsi une ferme intention de rompre avec les savoir-faire traditionnels.

C'est dans cet esprit que la maison Schröder voit le jour en banlieue d'Utrecht. Son architecte, un ébéniste de formation, fait de la demeure un lieu dont les façades externes, avec leurs lignes droites et leurs couleurs pures, contrastent avec les parements de briques plus traditionnels des habitations du quartier. C'est toutefois l'aménagement intérieur qui innove le plus: de grands espaces dégagés munis de cloisons coulissantes permettent une occupation flexible, le tout baigné d'une lumière naturelle que procure une généreuse fenestration. Véritable manifeste des temps nouveaux, cette construction annonce la rationalité de l'architecture, une conception qui, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, régnera de façon incontestable.

Bien qu'elle ait été modifiée à plusieurs reprises au fil des ans, la maison Schröder présente aujourd'hui ses caractéristiques d'origine et ce, grâce à une restauration datant de 1987. Le lieu, protégé par l'État depuis 1976, est maintenant un musée.

### Patrimoine et modernité?

Si pour certains le passé récent n'a pas sa place dans la définition du patrimoine, il reste qu'on ne peut ignorer les impacts du phénomène de la modernité à l'échelle de la planète depuis un demi-siècle. Difficile à définir aussi bien qu'à dater, la modernité en architecture est à tout le moins synonyme d'une nouvelle esthétique dont il importe de plus en plus de conserver les jalons marquants. C'est en quelque sorte la raison d'être de DOCOMOMO (selon l'acronyme du Documentation and Conservation of the Modern Movement), organisme international fondé en 1989 aux Pays-Bas au



Intérieur de la maison Schröder, en banlieue d'Utrecht. Vue en 1981 sur le living-dining room, situé au premier étage. On peut y admirer la chaise Steltman fabriquée en 1963.

SOURCE: MIT PRESS

plus pour s'assurer de la qualité des constructions qui verront le jour dans le futur. Même si les architectes ne font pas beaucoup parler d'eux au quotidien — reconnaissons qu'il est plutôt rare que l'architecture fasse la une de l'actualité —, il reste qu'ils sont nombreux à produire des projets de qualité. C'est du moins ce que l'on retient de la soirée du 30 janvier dernier au cours de laquelle se déroulait une présentation de soixante-dix projets d'architecture soumis dans le cadre du concours des Prix d'excellence de l'Ordre des architectes du Québec. L'événement, auquel participaient environ 75 architectes, journalistes et amis de l'architecture, fut une rare occasion de jeter un regard panoramique sur le travail récent des créateurs québécois et sur quelques-unes de leurs réalisations qui, somme toute, reçoivent peu l'attention du public, n'ayant pas remporté la palme.

Au sein d'une atmosphère détendue, la soirée (que l'on doit, soit dit en passant, à l'initiative et au travail assidu du bureau d'architectes Beaupré et Michaud) visait aussi à rallier les troupes

# patrimoine moderne?

moment où planait la menace de démolition d'un autre monument de l'architecture moderne, le sanatorium de Zonnestraal à Hilversum, aux Pays-Bas, construit en 1928. L'organisme compte plusieurs sections à travers le monde, dont deux au Canada, soit en Colombie-Britannique et au Québec.

Cherchant à associer davantage modernité et patrimoine, DOCOMOMO International a préparé, à la demande de l'ICOMOS — instance chargée d'étudier les candidatures pour la Liste du patrimoine mondial —, un premier relevé de monuments du XX<sup>e</sup> siècle susceptibles de reconnaissance. Le rapport, remis à la toute fin de l'année 1997, proposait pas moins d'une centaine de lieux déterminants, construits pour la plupart entre 1925 et 1960 (la maison Schröder s'y trouvant, bien entendu). Par ailleurs, le document insistait aussi sur l'importance de considérer l'entièreté de l'œuvre d'architectes modernistes, particulièrement le travail des grands maîtres tels Alvar Aalto, Le Corbusier, Ludwig Mies van der Rohe et Frank Lloyd Wright.

### Modernité québécoise

Plus modeste dans son cheminement vers la modernité, le Québec n'a pas connu de mouvements avant-gardistes analogues à ceux se déployant de l'autre côté de l'Atlantique. La modernité architecturale fait son entrée définitive au Québec au cours des années 1960 avec la venue d'architectes de calibre international; pensons seulement à la contribu-

tion de Ie Ming Pei à la Place Ville-Marie ou de Mies van der Rohe au Westmount Square. Au même moment, les premières cohortes d'étudiants des facultés d'architecture des universités McGill et de Montréal se mettent au travail. Il en résulte des réalisations originales, telles Habitat 67, les stations du métro de Montréal et la Place Bonaventure, pour ne nommer que celles-ci. Si pour la conservation du patrimoine cette époque est synonyme de moult démolitions (certaines bien regrettables, en effet), l'avènement de la modernité aura aussi laissé en héritage une production intéressante qui évoque encore à ce jour ce temps marqué par de grands changements, principalement par l'ouverture du Québec sur le monde. On s'explique ainsi plutôt mal que la reconnaissance de tels monuments se fasse toujours attendre de la part de nos gouvernements. Pourtant, il faudra bien qu'on s'y attarde bientôt avant que l'oubli ne fasse ses ravages de ce passé, si récent soit-il.

### REGARD OBLIQUE

#### Avis de recherche: un débat sur l'architecture

L'architecture d'aujourd'hui, ne constitue-t-elle pas le patrimoine de demain? C'est ce que se plaisent à croire (et à juste titre) les architectes contemporains au moment de concevoir une commande, de la modeste demeure privée au grand projet urbain. Raison de

afin de lancer un débat sur l'architecture: «On se doit de faire la promotion de l'architecture au Québec car sa qualité est de plus en plus sacrifiée à des considérations économiques. Je crois qu'il est nécessaire que l'architecture ne se discute pas qu'au sein de ceux et celles qui pratiquent, mais par tous. Pour le moment, ceci n'est pas une préoccupation. Les nouveaux changements à la Loi sur les architectes nous le démontrent clairement», rapporte Josette Michaud, architecte et l'une des organisatrices de la soirée. En effet, les modifications dont il est ici question concernent les nouveaux champs d'intervention de la profession. Le domaine résidentiel unifamilial, par exemple, est devenu depuis peu une catégorie de bâtiments pour laquelle il n'est dorénavant plus obligatoire de faire appel aux services de l'architecte. Il en est de même pour les bâtiments industriels. Faut-il en déduire que la construction ne sera bientôt plus le ressort de l'architecture? Par ailleurs, faut-il s'étonner de ne trouver aucune référence à la profession d'architecte ou à sa corporation professionnelle (l'Ordre des architectes du Québec) sur le site de la Régie du bâtiment, instance de laquelle relève un document pourtant bien utile dans la pratique de l'architecture: le Code du bâtiment... Faut-il y voir un signe des temps et de la pertinence de la question soulevée?

Si le sujet vous intéresse, une visite du site de l'Ordre des architectes du Québec est un bon point de départ ([www.oaq.com](http://www.oaq.com)).

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 966-2436  
Télécopieur : (514) 966-0881  
Courriel : [idsm@idsm.qc.ca](mailto:idsm@idsm.qc.ca)  
Site Web : <http://www.idsm.qc.ca>

## Concours Les Prix de l'IDM 2001: le processus de sélection va bon train

### LES PRIX DE L'IDM

La période de mise en candidature pour le concours Les Prix de l'Institut de Design Montréal 2001, qui souligne l'excellence en design, s'est terminée le 25 janvier dernier. Plusieurs designers et entreprises en ont profité pour soumettre leur produit ou projet dans les catégories suivantes: produits de consommation grand public, produits spécialisés, design d'intérieur, projets multidisciplinaires, design graphique, design et nouvelles technologies.

L'IDM offrira aux lauréats des prix d'une valeur totale de 55 000\$ et la possibilité d'accroître la visibilité de leur entreprise et de leur produit.

### LE PROCESSUS DE SÉLECTION

La pré-sélection des dossiers a eu lieu cette semaine. Les jurys spécialisés, mis sur pied en collaboration avec les associations professionnelles (ADIO, SDIQ, SDGQ), ont procédé à une première sélection des dossiers.

C'est au grand jury de l'IDM, composé de membres reconnus des milieux du design et des affaires et issus des communautés locale, nationale et internationale, qu'incombe la tâche de procéder à la sélection finale. Cette année, le grand jury est sous la présidence de M. Bernard Roy, associé principal, Ogilvy Renault.

### COMPOSITION DU GRAND JURY

L'Institut de Design Montréal est fier de compter parmi les membres du grand jury:

- > M. Piotr Kosak, directeur du programme de design de produits au Central Saint Martins College of Arts & Design, Londres, U.K.;
- > M. Gilles Robert, membre de l'Académie Royale du Canada, designer graphique.
- > Mme Madeleine Arbour, O.C., O.Q., designer d'intérieur;
- > Mme Claude Benoit, présidente et chef de la direction, Société du Vieux-Port de Montréal;
- > M. Danny Bergeron, président, directeur de la création, Tube Studios inc.;
- > M. Daniel Buchner, directeur, design industriel, Design Continuum Inc., Boston, E.-U.;
- > Mme Irène Cinq-Mars, doyenne, Faculté de l'aménagement, Université de Montréal;

Les prix seront remis dans le cadre du Gala de l'Institut de Design Montréal qui aura lieu le 16 mai prochain.

Merci aux membres du jury d'avoir accepté l'invitation de l'IDM et bonne chance à tous les candidats!